

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les cathédrales gothiques  
L'Université de Louvain depuis un siècle  
Monsieur Alexandre Braun  
En quelques lignes...  
Nos raisons personnelles de croire  
Henri Duparc  
Comment sommes-nous logés ?

Louis DIMIER  
Vicomte Charles TERLINDEN  
Edmond de BRUYN  
\* \* \*  
M. CLAEYS BOUUAERT, S. J.  
Charles OULMONT  
Hubert d'YDEWALLE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Au vieux Saint-Michel, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

L'Université catholique appelle ses anciens élèves à venir fêter, à Louvain, le 2 juin, avec le centenaire de sa restauration, le jubilé de son Recteur. Il faut qu'il y ait foule, ce jour-là, dans l'antique cité brabançonne, une foule enthousiaste et reconnaissante. Un mouvement de jeunes, qui risque fort de n'être qu'un feu de paille ne laissant après lui que les cendres de la désillusion et du découragement, essaie, en ce moment, d'enflammer une partie de notre jeunesse catholique — beaucoup moins pour un idéal, d'ailleurs noyé dans les plus dangereuses confusions et les plus nocives équivoques, que pour porter sur le pavé un jeune agitateur qui se croit une mission et proclame qu'avant cinq ans il sera dictateur! Aux cris, devenus rituels (comme dit notre ami Mgr Picard) : « On n'a rien fait, on ne saurait rien faire, mais on va commencer, *Rex* arrive! », on prétend créer un dyabisme catholique, inexistant paraît-il. Il est bon, salubre et bienfaisant, qu'à cette espèce de folie collective — à la mode encore dans d'autres milieux de jeunes moins luyants — les anciens de Louvain répondent par une reconnaissance accrue et une fidélité renouvelée à cette chère *Alma Mater*, que l'univers catholique nous envie. On calculait l'autre jour qu'il y a probablement, en Belgique, de vingt à vingt-cinq mille théologiens, philosophes, professeurs, avocats, médecins, notaires, ingénieurs, pharmaciens, et autres « diplômés », sortis de Louvain et couvrant le pays entier d'une immense influence intellectuelle catholique, d'un rayonnement catholique unique dans le monde entier. Les catholiques n'ont rien fait! On se demande en vérité, comment une sottise de cet acabit, un aussi grossier blasphème peuvent sortir de lèvres catholiques et tomber dans des oreilles catholiques, sans susciter les protestations les plus vives et l'indignation générale. Les jeunes intellectuels qui ne craignent pas de les proférer oublient de se demander si, sans Louvain, ils eussent seulement connu ce Christ dont ils revendiquent actuellement les droits, à tort et à travers d'ailleurs...

A Louvain donc, le 2 juin, pour remercier l'*Alma Mater*, la clef de voûte du catholicisme en Belgique! A Louvain pour célébrer son éminent et sympathique Recteur. Sous le rectorat de S. Exc. Mgr Ladeuze, Louvain a connu un merveilleux épanouissement. Une université est avant tout un foyer de science. Mgr Ladeuze l'a compris mieux que quiconque et il a doté Louvain d'un outillage scientifique de premier ordre. D'autre part, toute université a une mission nationale de la plus haute importance à remplir. En se dédoublant en deux universités — française et flamande, la grande œuvre de son Recteur — Louvain est resté intégré dans le développement de la Belgique contemporaine. Un dualisme linguistique et culturel étant devenu inéluctable, Louvain a entendu demeurer la principale université des « deux peuples » dont parlait l'autre jour, à Anvers, S. M. le Roi. En ce dernier quart de siècle, Mgr Ladeuze a rendu à Louvain, et par Louvain à l'Eglise de Belgique, les plus beaux, les plus éminents services. Grâce à Louvain, l'*intelligentzia* belge est la

plus catholique des *intelligentzia* du monde civilisé. Mgr Ladeuze est pour beaucoup dans ce résultat. Des milliers « d'anciens » iront l'en remercier le 2 juin.

Que les catholiques belges ne s'endorment pas sur leurs lauriers, c'est entendu, mais que les illuminés qui exploitent dangereusement la flamme allumée au cœur des jeunes par l'action catholique — en prêchant, à tous les carrefours, la sainteté et un totalitarisme religieux qu'on ne peut s'empêcher de trouver primaire, sectaire et fanatique — que ces jeunes novateurs n'oublient pas que l'ingratitude est une injustice, et que la leur est criante.

Parmi les services inestimables rendus par Louvain, un des plus importants est, certes, d'avoir peuplé la Belgique de médecins catholiques. Tôt ou tard, tout homme a besoin du médecin. C'est dire l'influence du corps médical dans un pays, d'autant plus que cette influence porte sur les problèmes à la fois les plus intimes et les plus graves. Depuis quelque temps les médecins catholiques belges, groupés dans la Société médicale de Saint-Luc, font preuve de l'activité religieuse et professionnelle la plus bienfaisante. Encore un éclatant démenti au : « les catholiques ne font rien » de nos jeunes agités! Sous l'impulsion de l'admirable et infatigable docteur Wibbo, qui trouve, on ne sait trop où ni comment, le moyen d'être en même temps qu'au premier rang de sa spécialité, à la tête de plusieurs œuvres absorbantes, la Société médicale belge de Saint-Luc connaît une belle prospérité. Elle organise un *Congrès international des médecins catholiques* — du 30 mai au 2 juin — qui s'est proposé d'étudier : *Le Rôle des médecins et des associations de médecins catholiques dans la réédification de la société*.

Nous comptons de nombreux médecins parmi nos abonnés. Nous ne saurions assez les engager à venir se joindre, le jeudi 30 mai, jour de l'Ascension, à leurs confrères catholiques français, hollandais, anglais, italiens, suisses, etc., pour étudier avec eux le rôle de premier plan que le médecin peut et doit jouer, en ces temps troublés, dans la réédification chrétienne de la société. L'orateur attendu avec le plus de curiosité est certainement le P. Gemelli, Frère-Mineur, docteur en médecine, venu à saint François des confins de l'anarchie. Savant de premier ordre, il jouit d'un grand prestige en Italie. Recteur de l'Université catholique de Milan, sa création, le P. Gemelli — que nous connûmes à Louvain où il était venu travailler au laboratoire de psychologie expérimentale de M. Michotte, « un des plus forts, sinon le plus fort d'Europe en sa branche », nous disait-il, il y a quelques années, de ce maître... — parlera des « *Méthodes de préparation universitaire et d'éducation chrétienne des jeunes médecins en vue de leur participation à la réorganisation chrétienne de la société* ».

Le R. P. Delos, dominicain, professeur de droit international public à l'Université catholique de Lille, vient d'écrire une bien belle étude sur *l'Idée autrichienne et le destin de l'Occident*. Nous le disons d'autant plus volontiers, et nous y applaudissons avec d'autant plus de plaisir, que nous avons cru devoir critiquer plus d'une fois les vues de l'Europe et de son développement d'après-guerre du jeune et savant professeur. Cette fois nous acquiesçons sans réserve à l'article paru dans le dernier numéro de *La Vie Intellectuelle*,

Le P. Delos commence par poser très nettement le problème de l'Occident, de cet Occident difficile à définir mais qui « *comme réalité géographique, est le lieu de la plus haute civilisation; comme réalité spirituelle en est la source. Il possède les principes hors desquels il n'est ni vie humaine, ni vie sociale valables* ».

Parmi les éléments qui donnent à cet Occident sa physionomie, il en est trois de premier plan : la romanité, le germanisme, le christianisme. Ce dernier est l'âme même de l'Europe. *Europe is the faith*, dit notre ami Belloc.

Et le P. Delos de montrer que :

*Là où apparaîtrait un paganisme total et vrai, c'est-à-dire là où un idéal d'humanité opposerait ses valeurs ultimes à celles du christianisme, là se produirait une rupture irrémédiable. Et parce que l'Occident est un complexe de peuples, de nations et d'Etats, ce serait ces peuples eux-mêmes qui perdraient jusqu'à la possibilité d'établir entre eux l'ordre et la paix.*

Or, voilà que :

*Aujourd'hui, il est malheureusement légitime de craindre que l'Europe ne s'achemine vers une telle situation. Cette crainte a pour cause immédiate la brusque flambée d'un néo-paganisme germanique, et la force soudaine avec laquelle il réussit à s'imposer aux peuples de l'Europe centrale qui, par leur culture, par la géographie et par raison d'Etat, font partie de l'Occident.*

Le risque de rupture est provoqué par le Racisme germanique, risque mortel pour l'Europe :

*Le néo-paganisme raciste qui s'efforce aujourd'hui de conquérir le monde germanique, — de Memel à Bâle, et de la frontière danoise à celle de l'Italie, — n'est pas un accident historique ni une déviation ésotérique de la pensée. Il ne prône pas seulement des formes politiques nouvelles; ce sont avant tout des principes de culture, capables d'informer jusqu'à la conscience religieuse elle-même, qu'il apporte. Il se présente comme une Weltanschauung, une conception de la vie, une doctrine et une mystique aptes à éclairer toute la vie humaine. C'est un bloc, une foi, une vue totale de l'homme, de l'univers et de leur destinée; bref, une civilisation en germe. Il le prétend, et il a raison. L'orgueil qu'il en éprouve est, en un sens, justifié, ainsi que le mépris hautain avec lequel il passe par-dessus la barrière d'arguments fragmentaires qu'on tente parfois de lui opposer.*

Or, une culture issue de cette mystique et de cette doctrine ne peut que mettre le peuple qui l'adopte en marge de la civilisation occidentale. L'affirmation est grave, nous le savons, — car dans l'Europe les cultures ne peuvent se superposer, ni juxtaposer leurs formes et leurs membres comme elles l'ont fait, par exemple, en Afrique du Nord. Une culture, en Europe, c'est une nation; et c'est presque toujours un Etat. L'Europe, d'autre part, est une unité : sur son étroit promontoire, l'isolement n'est pas possible : il faut collaborer ou entrer en lutte. Une rupture qui atteint les principes ultimes de la civilisation ne peut être pacifique en Occident.

Pourquoi le racisme germanique actuel risque-t-il de provoquer dans l'Occident la brisure la plus profonde, — la seule irrémédiable peut-être, — qui le puisse menacer?

Ce n'est pas, certes, par l'éveil d'un sentiment national proprement allemand, fut-il de coloration ethnique. Ce n'est même pas par la prétention de créer un Etat totalitaire. Mais c'est, plus profondément, par l'appel adressé à la race.

Le sens mystique, la foi politique et la science se rencontrent pour faire accroire que la race détermine l'histoire des peuples et le développement de la culture. Non pas la race au sens large et imprécis où nous l'entendons souvent, et qui nous sert à désigner le milieu ethnique d'où nous sommes issus. La race ainsi comprise n'est qu'une nation dont on souligne l'origine ethnique. Elle contient autant d'éléments spirituels que d'éléments physiologiques, et la

*marque qu'elle laisse en nous est « du sociologique fixé et répété ». — Il s'agit au contraire ici de la race au sens physiologique du mot, de la communauté de sang; ses caractères sont transmis par la génération, selon les lois de l'hérédité, mystérieuse encore, mais que la science promet d'éclairer.*

Et le P. Delos ne craint pas, après avoir analysé ce racisme hitlérien, de conclure :

*Quelque graves erreurs qu'ait vues naître l'Occident (nous ne pensons qu'à celles qui étaient capables d'influencer sa culture), aucune n'a poussé aussi loin la rupture avec les principes spirituels de sa civilisation. Pour la première fois peut-être depuis le Manichéisme la rupture est totale.*

*... [...] devenu l'apanage d'un grand peuple, et l'inspirateur de sa culture, le racisme le sépare nécessairement de la communauté occidentale.*

\* \* \*

Ce racisme germanique, plus exactement ce racisme prussien, il faut, à tout prix, l'empêcher de corrompre toute l'âme allemande. Car il y a un autre germanisme, un « germanisme authentique, mais humanisé », comme dit le P. Delos, et de ce germanisme-là, l'Autriche, l'Idée autrichienne sont les défenseurs. Ah! quel dommage qu'à Versailles, l'ignorance et les préjugés des maîtres de l'heure aient laissé passer l'occasion de libérer l'Allemagne de l'emprise prussienne! Devant l'évolution du Reich allemand, on y arrive, mais trop tard, à cette vue des Allemandes! On distingue, enfin, entre germanisme et germanisme, entre la Prusse et sa culture, et la vieille civilisation germanique, une des bases de l'Occident. Si, au lendemain de la victoire, on avait encouragé la Rhénanie, et la Bavière, et l'Autriche, il n'y aurait, en ce moment, ni hitlérisme, ni danger allemand...

Il a fallu Hitler et tout ce que Hitler représente en ce moment comme menace pour la civilisation occidentale, pour qu'un esprit comme le P. Delos en soit venu à reconnaître que le II<sup>e</sup> Reich, celui de Berlin et de Bismarck, « reposait sur un compromis entre deux idées, deux mouvements, dont il n'a jamais su faire la synthèse » : le « sable mouvant du libéralisme » et le Soldatenstaat prussien.

*L'armée fut et demeura le noyau de l'Etat prussien; elle n'était pas seulement, comme on l'a dit souvent, un « Etat dans l'Etat », elle était l'Etat, dans l'Etat. « Mais en face d'elle se dressait le droit public du libéralisme. » Il s'agissait de savoir qui l'emporterait, du Rex, ou de la Lex, — qui commanderait, du chef ou de la loi, du Fuehrer ou de la Norme Juridique. Le dualisme qui opposait l'Etat militaire prussien et l'Etat constitutionnel de la bourgeoisie libérale « avait sa racine dans l'opposition irréductible de prétentions contradictoires qui visaient à diriger, former et éduquer en totalité. L'évolution vers le type du citoyen libéral avait manifesté l'opposition des types d'hommes : d'un côté, Instruction et Propriété; de l'autre, le Sang et le Sol, « Blut und Boden ».*

L'avènement du III<sup>e</sup> Reich a mis fin au conflit. L'Etat libéral et constitutionnel a disparu, honni et bafoué; le Fuehrerstaat lui a succédé. L'Etat démocratique dont les citoyens sont unis par le respect du droit sur la base de la Constitution, a cédé la place à l'Etat totalitaire, qui prend l'homme tout entier, qui a pour fondement l'adhésion à une même conception de la vie, Weltanschaulicher Band, et qui est incarné dans la personne du chef, du Fuehrer.

*Avec le III<sup>e</sup> Reich, la rupture est accomplie au sein du germanisme. Une coupure aux arêtes vives s'est produite; elle oppose le germanisme nordique et raciste au germanisme dont l'Autriche est le symbole, « attaché au respect de la personne humaine, lié à toute l'Europe par la civilisation chrétienne. » L'idée autrichienne est acculée à disparaître avec l'idéal qu'elle incarne, ou à devenir une idée de combat, c'est-à-dire une idée-force servie par des hommes de volonté, par des bâtisseurs et des reconstruteurs.*

Deux germanismes : nous n'avons cessé de répéter ici qu'il y avait deux germanismes, mais qui donc, parmi les dirigeants de la politique européenne, y croyait?

Et maintenant, pour sauver l'Europe, toutes les forces d'ordre et de tradition devraient s'unir pour soutenir l'Autriche d'une part,

la résistance catholique allemande d'autre part. De Vienne et de Munich dépend l'avenir de notre civilisation...

Mussolini l'a compris, en Romain qu'il est, en grand Européen:

*En quoi consiste aujourd'hui la mission historique de l'Autriche? demandait récemment M. Mussolini. Pour répondre à cette question, il faut partir de cette affirmation préalable: l'Autriche est un pays allemand, plus allemand certainement que la Prusse, qui est, à l'origine, un slavisme germanisé... L'Autriche allemande, dans l'Empire, a agi comme force médiatrice entre les huit ou dix peuples qu'elle comprenait... La mission historique principale de l'Autriche ne peut donc être que de continuer l'œuvre des siècles antérieurs, sous des formes nouvelles, correspondant à sa nouvelle situation, qui s'est modifiée, sans doute, politiquement, mais reste commandée par la même géographie. Cette mission, c'est de filtrer et d'équilibrer la culture allemande pour la rendre supportable et acceptable aux pays balkaniques et danubiens. Enlever de l'idée germanique (von dem-Begriff « deutsch ») tout ce qu'elle renferme d'exclusif, de rude, de répulsif pour les autres peuples, cela peut fort bien être la mission de l'esprit autrichien en toutes ses manifestations, — de la politique à la littérature. En même temps l'Autriche est toute désignée pour établir un contact entre le monde germanique et les cultures qui s'éveillent dans le bassin danubien.*

*La seconde mission historique de l'Autriche ressort du catholicisme traditionnel et conscient, fidèle et solide, de son peuple. Qui dit: autrichien, dit: catholique, mais doit se dire d'un catholicisme sérieux, conséquent, infiniment attaché à l'Eglise romaine, catholique et apostolique. Le catholicisme de l'ancienne monarchie nous semble avoir été maintes fois formaliste et trop lié aux nécessités de la politique; le catholicisme autrichien de l'après-guerre agit comme une foi, qui a ses racines dans l'âme autrichienne...*

*La mission de l'Autriche est donc double: conserver les valeurs de cette culture germanique qui a été ennoblée et humanisée en majeure partie par le contact avec la culture latine, — être un avant-poste du monde catholique vers le Nord, vers l'Est, et au cœur de l'Europe...*

« La communauté de langue avec l'Allemagne est certainement pour l'Autriche un facteur important, dit encore Mussolini, mais non moins importante est la communauté de religion avec l'Italie. »

Voilà qui rejoint une autre thèse souvent défendue ici: l'importance primordiale de la communauté de religion. Nous n'avons jamais cru que le nationalisme allemand fut de même nature que le nationalisme italien ou que le nationalisme français. Le catholicisme était dans la ligne du fascisme, parce que le catholicisme a pétri l'âme italienne et fait l'Italie.

Le nationalisme allemand incarné dans l'hitlérisme devait, lui, tôt ou tard, retrouver la ligne prussienne, antichrétienne et païenne. La belle démonstration du P. Delos donne raison au comte d'Harcourt et corrobore l'opinion de l'éminent religieux allemand que nous avons citée ici, d'après lui, la semaine dernière. Les conclusions du P. Delos sont d'autant plus remarquables que nous avons connu ce docte professeur, fort démocrate, antifasciste déclaré et grand admirateur de la politique briandiste. L'évolution de l'Allemagne lui a ouvert les yeux. Mais comme on regrette qu'il ait fallu une telle « leçon de choses » pour comprendre que l'hégémonie laissée à la Prusse en 1919 d'abord, puis encore en 1924 quand tout craquait outre-Rhin, devait normalement conduire au danger mortel qui menace l'Europe... Beaucoup de jeunes Allemands n'en sont-ils pas à penser que la guerre 14-18, que la défaite allemande, resteront, dans le triomphe de la nation élue et l'avènement d'un *Deutschum* dominateur, comme des événements heureux qui auront précipité l'heureuse évolution d'un germanisme détourné de sa mission par le libéralisme économique et auquel une victoire sur les Alliés eût fait perdre le sens même de cette mission...

Le discours de Hitler — avec, comme toile de fond, *Mein Kampf* — est un monument de ruse, d'astuce, de fourberie, de mensonge et de mauvaise foi. Il est d'ailleurs, avant tout, à usage interne. Le peuple allemand continue à être le peuple le plus trompé du monde civilisé.

Des mots ne sont que des mots et un discours de plus ou de moins n'a guère d'importance. Soulignons, toutefois, quelques perles:

*L'Allemagne a exécuté les clauses du traité de paix d'une façon, pour ainsi dire, fanatique. Après le désarmement de l'Allemagne, le monde aurait dû faire la même chose pour rétablir l'équilibre.*

*Les conditions politiques pour un désarmement existaient car l'Allemagne était une démocratie comme il n'en existait presque nulle part.*

*L'Allemagne n'a ni l'intention ni des velléités de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Autriche ou d'annexer ce pays. Cependant [...] que l'on concède, non seulement aux peuples étrangers mais à toutes les branches ou parties du peuple allemand, le droit de disposer d'elles-mêmes comme bon leur semble.*

Et voici une « perle » qui nous concerne directement:

*Le gouvernement du Reich voit dans le respect de la zone démilitarisée, une contribution extrêmement lourde imposée à un Etat souverain pour la pacification de l'Europe, mais il croit devoir attirer l'attention sur le fait que les concentrations incessantes de troupes de l'autre côté ne complètent pas les efforts qu'il fait de son côté.*

Voilà que ne laisse aucun doute: la zone démilitarisée ne le sera plus demain... à moins que, depuis hier déjà, elle ne l'est plus...

*Le gouvernement du Reich est prêt à participer à un système de coopération collective pour assurer la paix européenne; mais il estime nécessaire de prévoir la possibilité de la révision des traités pour satisfaire à la loi de l'évolution. Il voit dans le développement ordonné des traités un élément contribuant à assurer la paix et empêchant les explosions.*

« Evocation », « développement ordonné »: charmants euphémismes. En langage clair, ces quelques lignes signifient: le Reich conseille aux autres Puissances de lui accorder ce qu'il exige si elles veulent empêcher l'explosion!...

Le chantage à la guerre, quoi!...

*Le gouvernement du Reich propose des mesures tendant à supprimer le bombardement aérien en dehors de la zone de combat.*

Une vraie trouvaille cette « zone de combat »!

*Le gouvernement du Reich est prêt à adhérer à une convention internationale qui interdise et rende impossible toute tentative d'immixtion dans les affaires d'autres Etats [...] Il estime qu'il est nécessaire de définir l'immixtion.*

Définir l'immixtion!...

Et voici le bouquet:

*Je crois que le rétablissement des forces défensives allemandes deviendra un élément de cette paix, non parce que nous avons l'intention d'élever ces forces à un niveau insensé, mais parce que le simple fait de leur existence comble une dangereuse lacune.*

Une Allemagne désarmée, dangereuse lacune..

\* \* \*

Bornons-nous à transcrire, une fois encore, pour « éclairer » le discours du Fuehrer, ces lignes que l'on trouve en première page de *Mein Kampf*:

*L'Autriche allemande doit revenir à la grande patrie allemande et ceci, non pas en vertu de quelconques raisons économiques. Non, non: même si cette fusion, économiquement parlant, est indifférente ou même nuisible, elle doit avoir lieu quand même. Le même sang appartient à un même empire. Le peuple allemand n'aura aucun droit à une activité politique coloniale tant qu'il n'aura pu réunir ses propres fils en un même Etat. Lorsque le territoire du Reich contiendra tous les Allemands, s'il s'avère inapte à les nourrir, de la nécessité de ce peuple naîtra son droit moral d'acquérir des terres étrangères. La charrue fera alors place à l'épée, et les larmes de la guerre prépareront les moissons du monde futur.*

LE MÊME SANG APPARTIENT A UN MÊME EMPIRE. Provisoirement, très provisoirement, on sursoit à une immixtion directe en Autriche, à cause surtout de Mussolini qui a dit: non! Mais la Lithuanie est directement menacée. « 140,000 Allemands de Lithuanie sont

mis hors la loi », s'est écrié Hitler, accusant la Lithuanie de violer « les principes les plus élémentaires des droits de l'homme » (sic!).

\* \* \*

Nous corrigeons les épreuves de ce qui précède devant un ami. « Tout de même — nous dit-il — si Hitler était sincère! Mettons qu'il n'y ait qu'une chance sur cent mille qu'il en soit ainsi, mais enfin... s'il disait vrai!... Quelle catastrophe, alors, que cet armement qui épuise les nations et qui serait inutile!... »

Si Hitler dit vrai, il s'y prend bien mal! Rien de plus facile pour lui que de convaincre le monde de la volonté pacifique de l'Allemagne. On ne s'arme contre le danger allemand que parce que ce danger crève les yeux. La France, l'Angleterre, l'Italie, la Russie dépensent des sommes énormes pour leurs services d'espionnage, leurs informations secrètes. Si Hitler disait vrai, Paris, Londres et Rome s'en douteraient et répondraient par des actes pacifiques à des déclarations pacifiques. Or, inquiets, ils renforcent leurs armements parce que, comme disait hier M. Winston Churchill au Parlement anglais : « On ne saurait s'empêcher de trouver dans le discours de Hitler des contradictions flagrantes entre les paroles et les actes du gouvernement allemand ».

Si Hitler dit vrai, la course aux armements déclanchée par la politique allemande se révélera inutile quoique coûteuse, il n'y aura pas de guerre puisque personne n'attaquera l'Allemagne. Mais si la grande vérité est, non pas le « parler » hitlérien, mais « l'agir » hitlérien, le réarmement à outrance de soixante millions d'hommes, alors, la guerre ne sera évitée que par une force supérieure à la force allemande.

\* \* \*

M. Baldwin a répondu au nom de la Grande-Bretagne, au réarmement du Reich. Le plus vite qu'elle le pourra, l'Angleterre va rattraper le temps perdu et créer une flotte aérienne égale à celle du Reich.

« Je crois — a dit le ministre anglais — que tous les peuples aimant la paix furent découragés de voir combien nous, amis de peuples pacifiques, avons laissé diminuer notre capacité de remplir nos obligations. »

Confession courageuse et qui nous remplit d'aise, nous Belges, les plus intéressés en l'occurrence parce que les plus menacés. Une Angleterre forte est, avec une France forte, la meilleure garantie de notre indépendance.

\* \* \*

« Que deux mille ans après le Christ, l'Europe, ses peuples et ses hommes d'Etat passent leur temps à chercher comment mettre à l'abri ou conduire à l'hôpital, leurs femmes blessées et leurs enfants empoisonnés par les gaz, voilà qui me rend physiquement malade! » Que ce cri vraiment pathétique de M. Baldwin est donc angoissant! Et qu'il est douloureux de devoir se dire, qu'en 1935, le premier — nous ne disons pas le seul — moyen de mettre à l'abri femmes et enfants est de s'armer le plus puissamment possible! Que l'on « cause », que l'on tente l'impossible pour arriver à la sécurité et à la limitation des armements, nous le désirons autant que personne, mais que l'on n'oublie pas que la force seule est capable d'obliger le Reich hitlérien à s'entendre avec les autres peuples...

Hitler a imposé à l'Europe une nouvelle course aux armements — l'effort anglais pour arriver à la parité aérienne allemande le prouve à l'évidence. Toute la question est de savoir si la France la Grande-Bretagne et l'Italie, alertées et prêtes, seront assez unies pour faire passer à Berlin une envie d'attaquer.

Etudiant notre dévaluation, dans le dernier numéro de la Revue de Paris, M. Charles Breon écrit :

*La Belgique n'a pas simplement changé la valeur-or de sa monnaie. Elle a modifié du tout au tout l'école dirigeante au pouvoir.*

*Jusqu'à la chute du dernier cabinet Theunis, l'école dirigeante présidant aux destinées du pays était la digne héritière de l'école de Frère-Orban; petit à petit et sans s'en apercevoir, son libéralisme a été faussé et, si elle a disparu du pouvoir et subi une éclipse que nous espérons momentanée, celle-ci s'explique par les excès qui ont été commis depuis la guerre dans son application.*

*A sa place s'installe une école dirigeante nouvelle, débordante de jeunesse et d'enthousiasme et dont les conceptions sont infiniment plus autoritaires que celles de ses prédécesseurs. Elle puise « sa sève » dans la doctrine socialiste, dans la doctrine fasciste et dans la doctrine chrétienne :*

*Au socialisme elle prend ses idées de contrôle des banques et des assurances, du contrôle de la production avec un monopole déguisé du commerce extérieur et la diminution des heures de travail; au fascisme elle prend la notion corporative, le parlementarisme libéral baissant pavillon devant l'union des corporations, — l'Etat se dégageant petit à petit d'une partie de ses fonctions au profit des professions organisées; à la doctrine chrétienne elle prend le renforcement du rôle social et politique de la famille.*

*Si, d'une part, nous examinons avec soin le plan De Man, dit « Plan du Travail », grand cheval de bataille du socialisme belge, et d'autre part l'encyclique papale Quadragesimo Anno, nous y trouvons de troublantes coïncidences, de curieux points communs : tous les deux condamnent de façon irrémédiable l'hyper-capitalisme qui s'est manifesté dans tous les domaines de l'activité belge.*

*Il est néanmoins nécessaire de préciser que si le programme de la nouvelle école dirigeante est parti d'une dévaluation monétaire, si pour soulager les activités nationales elle va limiter la durée des heures de travail, innover une politique de subsides et de crédits à l'industrie, de construction d'habitations à bon marché, de travaux publics et de commandes de l'Etat, elle a néanmoins également manifesté sa fidélité au principe de l'étalon-or, pour autant que celui-ci soit généralisé, et a surtout basé sa foi dans la réussite de son expérience sur son espérance de voir se conclure avec d'autres pays à marché protégé de nouveaux traités de commerce à base préférentielle : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »*

*Nous en venons tout naturellement à dire un mot de l'état d'esprit belge vis-à-vis de la France. Il a considérablement empiré. Le voyage des ministres belges du précédent cabinet à Paris, préparé de main de maître, n'avait pas d'autre but que d'arriver à charger partiellement la France de la responsabilité de la dévalorisation du Belga. La France, qui ne voulait pas accorder à la Belgique des avantages économiques, s'est bornée à lui faire une offre de subsides monétaires. On ne saurait trop féliciter le profond patriote et le grand honnête homme qu'est M. Georges Theunis de l'avoir refusée. Si trois milliards de francs français ont été effectivement offerts à la Belgique, nous savons par l'expérience du passé avec quelle rapidité les masses de manœuvre s'effritaient en période d'inquiétude monétaire. Nous pensons que cette masse de manœuvre n'aurait pas modifié le cours des événements si elle l'avait retardé, et que la Belgique aurait été amenée aux mêmes décisions en augmentant considérablement son endettement.*

*De plus, on commence à dire dans le pays que si la France veut continuer à considérer la Belgique comme le bastion avancé d'un système barrant les chemins d'invasion vers les vallées de l'Oise et de la Seine, il est indispensable que sur le terrain économique elle vienne largement en aide à son alliée d'hier et que, s'il en est autrement, il est nécessaire de rechercher, sur le terrain économique d'abord, sur le terrain politique ensuite, d'autres appuis.*

*La Belgique, création-type de l'esprit libéral et libre-échangiste de la fin du siècle dernier, va petit à petit, pensons-nous, se transformer en nation corporative avec certaines tendances féodales. Nous sommes convaincus, comme M. Van Zeeland l'a déclaré lui-même, que cet effort ne peut avoir en lui-même que des résultats limités et ne constitue qu'une étape pour mieux aborder des négociations internationales éventuelles, la Belgique ayant besoin d'accords préférentiels, soit avec la France, soit avec l'Angleterre.*

*En 1914, la France est venue au secours de la Belgique violente pour venger l'injure faite au droit. Nos compatriotes ne doivent pas se faire d'illusions : la dévalorisation du Belga et ses suites représentent pour la Belgique une bataille de l'Yser économique. Sans nous dissimuler les innombrables obstacles qui sillonnent la route menant à une entente économique franco-belge plus complète, il serait regrettable que la France et la Belgique n'aient pas l'une vis-à-vis de l'autre, sur le terrain économique, l'élan dont elles ont fait preuve au moment où la vie des hommes était en jeu.*

# Les cathédrales gothiques

Quand les Croisés débarquèrent en Palestine, les hommes qu'ils allaient combattre étaient à leurs yeux les plus méchants du monde. Peu s'en fallut que dans l'infidèle ils ne crussent combattre le diable même. Ils furent surpris de trouver des hommes comme eux, en qui ne laissait pas de briller, avec la politesse héritée de l'ancien monde et des nations vaincues, les vertus que les chevaliers francs prisait davantage, la vaillance et le point d'honneur.

En dépit des barrières que faisait régner l'Islam, l'horizon de l'Europe s'agrandit. Son imagination s'éprit d'un nouveau monde; elle ressentit de ces contrées lointaines, pratiquées pour la première fois, riches d'une instruction sans égale, cette aération des esprits dont aucun progrès ne peut se passer, parce qu'elle touche à l'universel. Devant les Godefroid, les Baudouin, les Bohémond, l'immense Asie s'ouvrait comme jadis devant Alexandre. On approchait l'Inde et la Perse; on ressentait au loin l'immense Tartarie. La fabuleuse histoire du prêtre Jean, prince de cette contrée, mystérieusement converti à la foi, opérait dans la pensée chrétienne le rapprochement de l'Europe et de ces confins du monde.

Le brusque éclat du nouveau style apparu dans les cathédrales accuse ces dispositions. Il est l'image de la grandeur. Il exprime ce sentiment noble, cette hauteur de vue qui dans le domaine du goût est sœur de la magnanimité. Les antiquaires ont recherché le secret de sa naissance dans le progrès que faisait le bâtiment, mais la pensée qui mit ce progrès en œuvre n'émane pas d'un tel développement; elle s'impose à lui et le conquiert; en sorte qu'en prenant place dans l'architecture, l'art gothique fit une révolution.

Il en a tous les caractères : soudaineté, audace, exclusivisme, élimination rigoureuse du passé. Chose inattendue, le style qu'on vante communément comme traditionnel chez nous a renversé toutes les traditions; il n'a rien conservé de ce qu'elles leur livraient: substitution d'éléments neufs, innovation dans les profils, transformation absolue des aspects le signalent. Il n'y a pas de livre écrit sur ces matières où l'on ne déplore que l'architecture de la Renaissance ait fait table rase de la gothique; on pourrait faire les mêmes regrets de l'art roman, dont le gothique-opéra une suppression tout aussi radicale. Laissons ces plaintes inutiles. Il peut y avoir d'heureuses révolutions. Un soin plus important que de déplorer ce qui passe s'impose à l'historien des arts, savoir : de discerner le profit ou le dommage apporté par l'innovation.

Personne ne doute que l'architecture gothique ne l'emporte beaucoup sur la romane; personne aussi ne saurait contester, s'il prend la peine d'y regarder, qu'elle a détruit le trésor de l'ornement roman, et qu'elle n'a rien mis à la place. Ce fait est peu remarqué; il est considérable. L'absence presque complète d'ornement dans le gothique, le soudain dénuement auquel il réduit l'art, est un des traits frappants de son avènement. Il est sensible dans les chapiteaux de colonnes, d'où toute fantaisie disparaît; dans les façades d'église, qui ne sont plus ornées que de motifs feints d'architecture, faux arceaux, gables, fenestragés; dans les portails, où des figures rangées dans l'embrasure, et des sujets

dans le fronton, composent toute la décoration; dans les manuscrits à peinture même, avec un détrimement certain, puisque la riche invention, le clavier infini de la miniature romane, y fait place à de chétives feuilles de vigne, dénuées de goût et de style, multipliées à satiété. Ce déchet dans l'ornement atteint jusqu'à l'écriture, où le superbe caractère roman fait place au gothique, moins lisible et moins beau.

Bien différente fut la révolution à laquelle le gothique devait céder, puisqu'en même temps qu'un style d'architecture, la Renaissance rendit aux arts un répertoire ornemental dont le gothique les avait privés; si bien qu'au rebours de l'opinion commune, la Renaissance en cela devait renouer des traditions que le gothique avait rompues.

Quant au dessin des édifices, le progrès étonnant que le gothique réalise, fonde sur une science avancée qu'on a reconnue depuis longtemps. Elle n'a pas attendu pour forcer l'attention, comme on le trouve imprimé partout, le romantisme, qui n'a fait que la travestir d'un commentaire de carnaval. Dès le siècle de Voltaire elle recueillait des éloges, qui ne doivent pas nous surprendre, si nous songeons qu'alors les lettres comme les arts du Moyen âge étaient revenus en faveur. Chateaubriand exprime son étonnement que dans un « siècle incrédule » (dit-il) un « retour vers les mœurs de nos aïeux » se déclare chez les romanciers et les poètes. Si son information eût été moins bornée, il aurait su que ce retour ne se manifestait pas moins dans la critique, et qu'il y était ancien, puisque les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie* de Lacurne de Sainte-Palaye, accompagnant les Lusignan, les Tancrede, les Coucy, apparus sur la scène française, datent de la même année que la bataille de Fontenoy. L'étude de l'art gothique suivit; on en reconnut les mérites, on en apprécia les beautés dans des termes où rien ne manquerait pour nous instruire, si on se fût moins embarrassé d'une comparaison des édifices antiques qui n'a que faire dans cet examen.

Les modernes ont encore erré bien davantage en assurant que tout y était dicté par les besoins de la construction, et que les formes qu'on y admire venaient de nécessités intérieures, supposant à cette architecture le mérite unique d'une sincérité de moyens qui faisait honte aux autres styles. De récentes observations de M. Sabourret et les recherches de M. Pol Abraham ont renvoyé ce système au rang des fables et prouvé que l'art gothique procède, comme tous les autres, autant du goût que du calcul. Assurément son trait le plus remarquable est de donner aux voûtes un essor prodigieux et dans l'équilibre des masses qu'il soulève de conserver aux supports une délicatesse imprévue. Dans cette espèce de disproportion entre les moyens et l'effet où la solidité ne laisse pas de se faire sentir réside une séduction que l'antique n'a pas connue. Les Byzantins pas davantage. Au contraire, ces proportions sont familières aux Arabes; leur art puise dans ce genre d'effet le principal de son élégance; il est possible que de chez eux le goût en ait passé aux ouvriers gothiques.

A l'intérieur des temples il n'y a rien de mieux ménagé. Des

nefs comme celle de Notre-Dame de Paris, où un rang de colonnes compose le premier ordre, offrent dans la superposition des tribunes d'abord, puis des hautes fenêtres, des proportions si nettes et si vivantes que l'œil en entrant en est saisi et que l'esprit monte et s'élève pour ainsi dire avec le vaisseau.

A l'extérieur cette grande unité faiblit. A quelques rares exceptions près, on n'a pas l'impression que les architectes gothiques aient fortement conçu l'agencement de leurs façades. Ils y ont mis moins de lignes que d'entassement, d'autant moins à propos que, dans l'abandon complet de tout répertoire ornemental, la figure seule leur restant, il a fallu l'employer partout, prodiguer les frontons à sujets, aligner jusqu'à cinq statues dans les embrasures des portails, qui eux-mêmes parfois vont jusqu'à cinq; en sorte que l'esprit en est accablé, et la vue fatiguée d'autant plus, qu'ignorant l'art du raccourci qui unit le bas-relief à son fond, cette partie de la sculpture ne tire pas moins l'œil que la ronde-bosse. On ne saurait excuser non plus la division barbare des tympanes de portail en registres superposés qui coupent l'arceau à contresens, et que l'art roman évitait en n'y mettant qu'un seul sujet, comme il évitait la presse des figures, en mettant des colonnes aux portails.

De ces remarques, que chacun pourra faire aisément, et qu'il lui sera loisible d'étendre ou de corriger suivant les cas, on ne pourra éviter de conclure que les architectes gothiques ont songé avant tout à l'effet intérieur, à l'envolée de leurs nefs, à l'effet de légèreté des masses qui les supportent. Or, quant à cette partie de leur tâche, on ne peut que confesser qu'ils ont touché au but avec une aisance accomplie.

\* \* \*

De même que les grandes abbayes sont le siège de l'architecture romane, l'architecture gothique triomphe dans les grandes cathédrales, dont le nom même est, pour la foule, inséparable de ce style. Ceux qui le trouvent mal nommé *gothique* à cause des Goths, qui n'y ont que faire, ne prennent pas garde que cette association, loin de nuire à sa réputation, s'est incorporée à son éloge : gothique pour tout moderne n'évoquant que des images qu'on recherche et qu'on applaudit. Ils voudraient qu'on dise style *français*, parce qu'autant que cela peut être prouvé par des exemples, c'est en France qu'il a pris naissance. Ils ajoutent qu'à l'époque on le nommait ainsi, mais sans le prouver; le terme d'*opus francigenum* qu'ils en allèguent, et qui n'est rencontré qu'une fois, signifiant l'appareil, non le style, qui se dirait *mos francigenus*, lequel est encore à trouver. Le fait constant c'est qu'on le crut allemand. La Renaissance le nommait *mos germanicus*, en italien *maniera tedesca*.

Aussi courut-il toute l'Europe. Aux cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Bourges, de Paris, honneur du gothique français, font cortège en Allemagne celles d'Ulm, de Strasbourg, de Bamberg, de Naumbourg; en Angleterre, de Salisbury, de Cantorbéry, d'York, d'Ely; aux Pays-Bas, d'Anvers; en Suède, d'Upsal; en Italie, de Pise, d'Orvieto, de Milan; en Espagne, de Vich, de Tolède, de Léon, de Séville, de Burgos.

L'abondance de ces édifices jointe à leurs vastes proportions est un des sujets d'étonnement de l'histoire. Elle suppose une ardeur pour la splendeur du culte, un zèle pour la gloire de Dieu, qui demeure l'honneur de ces temps-là. On en a comparé le témoignage illustre à celui que portent en leur genre les Croisades. Dans le réveil de l'Europe au Moyen âge, il est sûr que l'un est à la mesure de l'autre, que joints ensemble ils marquent une grande étape du progrès chrétien dans le monde.

Cela ne fait pas que le style gothique en art doive être appelé chrétien. L'idée de le qualifier ainsi n'est qu'une invention des modernes, issue de déclamation frivole, popularisée par le roman-

tisme : flèche des cathédrales qui porte la prière dans les nues, arceau brisé par l'élan des âmes vers Dieu, etc. Les gens d'alors usaient de ce style sans nul égard à de tels symboles, dont ils n'ont jamais fait mention; ils en construisaient sans vergogne des hôtels de ville, des poids publics, des prisons et des abattoirs. Ce n'était pour eux que le style du temps, et quand les temps changèrent de style, les édifices sacrés en changèrent comme les autres. Le préjugé, soutenu par l'ignorance des faits, a seul pu, dans le siècle écoulé, spécialiser celui-là dans les églises. Y découvrir des traits nationaux n'est pas une illusion moins grande. Chateaubriand trouve dans les cathédrales, dont il a vu (je ne sais comment) la voûte « ciselée de feuillages », une imitation de la forêt des Gaules. De tels propos ne signifient rien; il faut bien, au contraire, que le trait national y soit faiblement accusé, puisque partout on employa ce style. Il n'est donc pas en soi plus français que chrétien. La France en a pratiqué vingt autres, et l'Eglise catholique aussi, avec autant de persistance, le même génie et le même succès.

Pas plus que ces récentes fantaisies, de vieux bavardages du Moyen âge, que Huysmans a remis à la mode, ne font obstacle à ces remarques. Il y est écrit que les colonnes d'une église représentent les évêques, les poutres les princes chrétiens, et les tuiles du toit leurs soldats; que les pierres dont elle est bâtie sont l'image des forts dans la foi, et que dans le ciment de l'édifice, la charité, figurée par la chaux, relie aux choses du monde, figurées par le sable, l'âme, qui trouve dans l'eau son symbole; sur quoi notre auteur, encouragé à des inventions du même genre, suppose que le lanternon placé au milieu de quelques églises, représente la prière qui monte du cœur du Christ, ce cœur dans un plan qui représente la croix ne pouvant se trouver qu'à la croisée des nefs.

De pareilles fantaisies ne tiennent compte d'aucun style; elles fondent sur des points dont le grec, le romain, l'indou ou le chinois s'accommoderaient; de plus, dans un système aussi complaisant de symbole, il sera aisé de justifier tout ce qu'on veut.

\* \* \*

Dans le domaine de la pensée, ce qui solennise cette époque, fut la création des universités, où pour la première fois un enseignement public rassemblait toutes les branches du savoir humain, selon les aptitudes du temps. Les satires que Rabelais en devait faire plus tard n'empêchent pas qu'elles ne témoignassent alors de beaucoup de zèle pour l'étude et d'une admirable curiosité. Padoue, Bologne, Oxford, Paris, qui les virent naître, emplirent l'Europe de leur renom. Les sciences de la nature n'y sortaient pas de l'enfance; mais la théologie, appuyée de la philosophie d'Aristote communiquée par les auteurs arabes, la science du droit, éclairée de la tradition romaine consignée dans les recueils de Byzance, connurent un retentissement égal à l'excellence de leurs leçons. Les noms d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin ceux d'Irnerius et d'Accurse en demeurent pour nous les témoins.

Dans l'œuvre des grandes cathédrales un rassemblement pareil d'applications manuelles trouvait place; en sorte qu'elles furent quelque chose comme l'université des arts. Les maçons, les peintres, les sculpteurs, les ferronniers, les verriers, les orfèvres, y étaient attirés de partout. L'irrégularité des ressources, dont il fallait s'accommoder, faisait durer l'ouvrage souvent de longues années, fermant et ouvrant tour à tour le chantier, où se tentaient les expériences, où se distribuaient les enseignements, où se communiquaient les exemples. De grandes cités en tiraient une gloire qui se répandait au loin. D'abord on requérait les plans, que présentaient des maîtres accourus quelquefois du bout de l'Europe. Puis le maître d'œuvre était choisi, sujet à remplacement, à cause

tantôt de l'entreprise qui se prolongeait, tantôt de l'humeur voyageante du temps, qui le faisait s'engager ailleurs. Les ouvriers changeaient aussi, mus par le désir soit d'exporter des talents nouvellement acquis, soit d'acquiescer ceux qui leur manquaient encore; car la nécessité ne contribuait pas seule au recrutement de la main-d'œuvre, mais l'estime divulguée des méthodes ou des ateliers. Ainsi se propageaient les pratiques nouvelles, ainsi de nouveaux motifs à peine créés se répandaient.

Ceux qui se font l'idée d'un Moyen âge entièrement livré à des écoles locales, privé de communications par l'insuffisance des chemins, l'incommodité des transports tournent le dos à la vérité. Au commun désir de voir le monde, les entraînements mêmes ne manquaient pas, dans les pèlerinages, dont la route est apparue à l'érudition moderne, celle de Saint-Jacques de Compostelle entre autres, comme jalonnée par les emprunts de style que ces grands déplacements d'hommes facilitaient. Ce que la curiosité en ce genre pouvait produire chez un artiste, nous en avons le témoignage dans Villard de Homecourt architecte, voyageant par de lointains pays, dont le cahier de dessins, conservé au Cabinet de Paris, met sous nos yeux comme le journal de route de l'artiste à travers l'Europe. Les liens que faisaient régner dans le monde l'unité de religion, l'amitié des monastères, l'emploi commun de la langue latine, le peu d'attention donné aux nationalités, offraient à la circulation des idées comme des styles, une facilité que nous n'avons plus. Les différences de climat, sur lesquelles on est allé fonder une théorie des arts, n'étaient pas même envisagées, et on eût étonné les architectes gothiques en leur disant que l'atmosphère du Nord : ses pluies, ses brouillards et son faible soleil, avait inspiré leurs ouvrages, puisque, sans se mettre en peine de circonstances contraires, ils les transportaient en Terre Sainte et bâtissaient à Famagouste, en Chypre, une cathédrale toute pareille à celles de France et d'Allemagne. Ils n'avaient pas renoncé ce principe de sens commun, que le beau ne s'embarrasse pas des frontières plus que le vrai, et que le goût comme la raison jouit d'un ascendant universel.

Le travail de la pierre fit de grand progrès alors. Une perfection inconnue de l'âge ancien règne dans le peu d'ornements que maintient le nouveau style, et l'on sent le regret, en faisant cette remarque, qu'un répertoire plus riche n'en ait pas profité, que de maigres feuillages seulement, répandus par une main avare, ou de monotones crochets alignés à la file, aient bénéficié d'un goût et d'une souplesse que les restaurations modernes sont loin d'égaliser quand elles en prennent la place.

Dans la figure, pendant cent ans, il faut avouer que le progrès fut petit; l'art y prolongea sa faiblesse. Cela serait évident pour tout le monde, si depuis un demi-siècle un préjugé non moins contraire à la vérité de l'histoire qu'au goût n'intervenait pour nous tromper : je veux dire l'idée qu'on est allé se faire, sous le nom de siècle de saint Louis, d'une époque comparable à ce que nos anciens appelaient siècle de Périclès, d'Auguste ou de Louis XIV. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces appellations aujourd'hui délaissées, elles supposent deux conditions, qui manquent ici : d'abord le suffrage des temps qui, frappés d'un progrès de l'esprit et du goût par où furent signalés ces règnes, leur discernèrent, avec un pareil nom, la palme sur les autres époques; en second lieu, l'universalité de l'essor qui mérita ce suffrage, son effet constaté dans les lettres et dans tous les arts.

Jamais le monde n'entendit parler avant nous d'un siècle de saint Louis. Le nom n'a pas eu cours plus que la chose; on ne l'a vu paraître qu'à six cents ans de distance; et le soin qu'a pris Muller de peindre au plafond du Louvre un siècle de saint Louis à côté de celui de Louis XIV et de Léon X ne lui confère pas plus une existence réelle qu'à celui de Napoléon, qui vient en compléter le quadrille. Quant à l'effet, c'est en vain qu'on le chercherait

dans l'état des lettres, et même des arts alors. Les universités s'élèvent; mais la poésie ne produit rien, la prose pas davantage, étant donné qu'on ne peut appeler ni Villehardouin, ni Joinville des écrivains. Quant aux sciences de la nature, le *Miroir* de Vincent de Beauvais, somme des connaissances du siècle, ne fait qu'en étaler l'indigence. Deux applications de l'esprit, la théologie et le droit, un art, l'architecture, s'imposent par leur succès. Il ne saurait être malséant de remarquer que ce succès rehausse le règne d'un prince, qui fut le plus sage et le plus saint de la chrétienté; mais comme il est constant que ce prince ne se fit jamais une affaire de l'avancement des esprits, qu'il encouragea les lettres beaucoup moins que ne fit Charles V par exemple, les arts beaucoup moins que les frères de ce dernier, c'est mentir à l'histoire, c'est renverser les faits, c'est brouiller tout le tableau du Moyen âge français que de le qualifier d'un mécénat. Pas plus qu'on n'en saisit les effets de son temps, on n'en découvre chez lui les intentions. Le mécénat ne paraît en France que cent ans plus tard, avec un éclat considérable. Si l'histoire qu'on fait de ces temps-là avait plus d'égard aux mesures, plus de soin de garder les proportions, cela se saurait. On ne prendrait pas le XIII<sup>e</sup> siècle pour une apogée de civilisation dans tous les genres, que la décadence devait suivre, quand, à dire le vrai, à cette époque, l'esprit ne faisait encore que ses premières conquêtes, et que cent ans et plus restaient à fournir avant de voir prospérer ces efforts.

\* \* \*

Le préjugé de cette apogée a inspiré l'éloge de la première sculpture gothique. Il en est si bien cause que ce qu'elle offre réellement de roide et d'inanimé n'a pas même fait l'objet d'un commentaire constant. D'abord on y a dépeint l'effet de la naïveté. Depuis Courajod, on s'est avisé d'y voir un trait de l'idéal, et sur ce commentaire désormais établi on va comparer ces ouvrages avec des marbres du Parthénon lesquels (idéaux ou non) ne leur ressemblent en rien, étant tout mouvement, tout action, et brillant avant tout par l'ampleur du dessin, tandis que tout dans ces figures est sec et étriqué, qu'elles n'offrent que des contours chétifs, des volumes maigres, des surfaces pauvres, des traits rentrés, des cheveux plaqués comme des perruques. Quant à l'action, n'en parlons pas. Pressées les unes contre les autres dans les embrasures des portails, où trouveraient-elles seulement la place de faire un geste? Ceux que l'ouvrier essaie quelquefois de leur donner ne font qu'attester, par les mouvements contraints, la gêne d'un pareil entassement. De plus l'art, en était incapable, comme il est visible dans les bas-reliefs où, quoique disposant de plus d'espace, l'artiste n'a su placer le plus souvent que des figures monotones, qui se suivent comme en procession.

Pour faire avaler le tout, on a joint d'autres prestiges. Sans l'aveu de la théologie, on a suggéré que ces effets venaient d'intention théologique. L'absence du naturel dans l'art s'est vu représenter comme l'image de la rigueur observée par le syllogisme dans l'enseignement de saint Thomas d'Aquin. Rigueur, roideur, même chose sans doute; et quant au défaut d'expression, à quoi tiendrait-elle, sinon à l'abstraction philosophique en usage dans les écoles d'alors, au caractère universel auquel aspirait la pensée. Là-dessus, ne s'est-on pas avisé que la rigueur du dogme opérait dans l'Eglise à l'envers de la dévotion? C'était assez pour que la fable prit corps, d'une première époque gothique, d'où la tendresse chrétienne serait absente, la chair et le sang de l'Evangile y étant dévorés par la théologie, et qui trouverait son expression dans la froideur et la rigidité.

Le malheur est que toute autorité manque à ce roman de la pensée chrétienne. Où le prend-on? Quels écrits l'autorisent? Quand a-t-on vu que la théologie supprimait des choses qu'au

contraire elle a pour objet d'enseigner? L'histoire de l'Eglise est muette là-dessus. Puis, quel rapport y a-t-il entre l'abstraction, l'universalité philosophique, et la roideur dans le rendu de la nature, l'inexpression dans les figures? Saint Thomas eût été surpris d'apprendre que ses syllogismes étaient accusés de ce méfait. Il n'aurait pas manqué de répondre que c'est confondre deux vérités, celle de la démonstration, qui consiste dans la rigueur, et celle de l'imitation, qui demande la souplesse.

Le plus inattendu, c'est que jusque dans le fatras des sciences naturelles de l'époque on scit allé chercher la preuve des ambitions de l'esprit dont procéderait cet art. Les fables qui s'y entassent comptent dans ce système comme effet de l'empire que la pensée prenait sur l'univers, et de l'inspiration d'un siècle, qui fut, ajoute-t-on, le « siècle de l'ordre ». Mais comment l'assemblage de notions controuvées pourrait-il être appelé un ordre? L'ordre ne consiste pas à mettre des inventions à la place de la réalité. Et ce dont l'époque se rendit coupable en cela ne procédait assurément d'aucune ambition intellectuelle, mais d'erreur, de faiblesse, de crédulité, d'enfantillage. Quelle idée de s'en aller barbouiller un portrait si naturel des choses, d'entités pompeuses qui ne font que sonner, et dont toute l'apparence est dans une confusion familière à ceux qui raisonnent mal, celle de l'abstrait et de l'irréel. L'un aide à penser, l'autre ne fait que mentir, et il n'y a heureusement nul rapport à établir entre la spéculation sur l'Être par exemple, à laquelle se livre la scolastique et les vertus des pierres précieuses ou les influences des planètes ressassées par la physique du temps. Et parce qu'on rencontre ces chimères mêlées aux figures des cathédrales, que va-t-on s'aviser d'en rapprocher la cause, des écarts d'un dessin qui n'a rien de chimérique, qui ne pèche que par indigence! Tout cela fait partie d'une littérature où l'on ne saisit que le vague, l'à-peu près, la méprise. L'art gothique, synthèse de la pensée du siècle, les cathédrales, mise en système des connaissances du Moyen âge, ne sont que des apparences d'idées, que le moindre examen dissipe, des phrases qui ne signifient rien.

Dans les talents dont faisaient preuve les trois arts, la peinture vient en dernier rang. Son état d'immobilité s'accuse, même en comparaison du médiocre avancement dans la figure sculptée. Dans les enluminures du Psautier de saint Louis tout n'est que traits convenus, figures sans vérité. Le dessin dans de pareils ouvrages, n'est même pas commencé, il n'est pas. Un tracé mécanique, que le maître repasse à l'apprenti sous forme de recette, en dehors de toute intelligence des formes, de toute observation des effets, le remplace.

Le mal était petit, étant donné que la peinture ne trouvait qu'à peine où s'exercer dans des édifices où les principes de la construction gothique ne laissent presque pas de murailles à couvrir, presque tout allant en vitrage. Elle régnait, il est vrai, dans cette dernière partie avec une profusion et une magnificence qui font un trait fameux du temps : l'éclat de la peinture sur verre n'ayant pas moins concouru à la renommée des cathédrales que la majesté de l'architecture. Mais aussi dispose-t-elle dans cette application de moyens qui lui manquent ailleurs, à savoir de la beauté des verres peints. Rien n'est plus triste et plus revêche que le coloris de l'enluminure d'alors, ou de ce qu'on a retrouvé de nos jours sous le badigeon de quelques murs d'église; au contraire, il n'y a rien de si suave et de si brillant que les couleurs dont les vitres gothiques sont peintes. Le jour qui passe au travers fait un merveilleux effet, principalement dans le bleu, qui a la douceur du ciel; et quoique le dessin des figures n'y vaille rien, l'attention concentrée sur le matériel de l'art n'en laisse qu'à peine sentir l'inconvénient.

Il en est plus grave, et dont tout l'éloge qu'on doit aux verrières prises en soi ne peut sauver le reproche : c'est de ruiner l'effet de

l'architecture en donnant la consistance aux vides, au détriment des pleins, que l'œil ébloui par les feux du vitrail cesse de saisir. S'il ne sagissait que d'amuser le regard, rien ne serait mieux placé que le plaisir qu'on lui donne : mais dans l'effet d'un édifice il y a quelque chose qui s'adresse à l'esprit, que ce renversement déconcerte, comme dérochant le corps de l'ouvrage, supprimant l'objet au profit de ce qui n'a de but que de l'embellir. Ajoutez l'ombre que versent les fenêtres ainsi obscurcies, dans un plan d'église où, par l'effet des bas-côtés, les parties basses du vaisseau principal sont déjà privées de lumière. Dans les nefs où les hautes fenêtres ont conservé le vitrage ancien, cet inconvénient va jusqu'à l'incommodité des fidèles, qui en entrant ne savent où mettre le pied; ce qui fait sans doute qu'à Paris, en dépit du désir de restituer l'état ancien, Violet-le-Duc, n'a peint que de faibles couleurs les fenêtres d'en haut (1).

LOUIS DIMIER.

## L'Université de Louvain depuis un siècle

Parmi les heureux effets de la liberté d'enseignement dont les Constituants ont doté notre pays figure, au premier plan, la noble émulation ainsi créée entre nos divers établissements d'enseignement supérieur. Celui-ci était tombé après la révolution, à un niveau assez bas; des trois universités de l'Etat établies par le roi Guillaume dans les provinces méridionales, celles de Liège et de Gand avaient conservé une certaine activité; par contre celle de Louvain était dans un complet marasme. L'esprit même dans lequel elles avaient été instituées par un monarque calviniste, adepte attardé du César-papisme et du despotisme éclairé, ne donnait pas aux catholiques les garanties désirables.

Pour remédier à cette situation, les évêques de Belgique, réunis à Malines au cours de l'année 1833, sous la présidence du cardinal Sterckx, homme d'une grande énergie et d'une haute valeur intellectuelle, décidèrent de se servir de la liberté constitutionnelle d'enseignement pour créer une université catholique. Quelques mois plus tard, profitant de cette même liberté, quelques personnalités du parti libéral fondèrent l'Université libre de Bruxelles. Ainsi, les deux grands courants qui se partageaient l'opinion en Belgique allaient, en développant l'enseignement supérieur, exercer leur action sous la forme la plus haute de l'activité intellectuelle.

L'Université catholique ouvrit ses portes à Malines, le 4 novembre 1834, sous le rectorat de Mgr de Ram, jeune prélat unissant à une précoce maturité d'esprit le tact, la fermeté et la valeur scientifique appropriés à la haute mission dont il avait été chargé par l'Épiscopat.

À ses débuts, l'Université comptait treize professeurs et quatre-vingt-six étudiants répartis entre les facultés de théologie, de philosophie et lettres et de sciences physiques et mathématiques. Lorsque la loi organique du 27 septembre 1835 eut supprimé la faculté de l'Etat qui végétait à Louvain, Mgr de Ram comprit qu'il y avait une place à prendre et négocia avec Guillaume Van Bockel, bourgmestre de la vieille cité brabançonne, la mise à la disposition de l'Université catholique des locaux devenus vacants

(1) Cette belle étude figurera dans le volume consacré à *L'Eglise et l'Art*, que publiera M. Louis Dimier, à la Librairie Grasset, à Paris, dans la Collection : *La Vie chrétienne*.

de l'ancienne *Alma Mater*, dont elle continuait les traditions historiques et l'idéal religieux.

Les pourparlers aboutirent et, le 1<sup>er</sup> décembre 1835, les cours étaient transférés dans les antiques halles académiques, sous les splendides salles de la bibliothèque dont la destruction par les Allemands en 1914 reste un des plus grands crimes jamais commis contre la civilisation.

Mgr de Ram, avec une activité et un dévouement admirables, poursuivit l'organisation scientifique et matérielle de l'Université ainsi restaurée. Aux cinq facultés : Théologie, Droit, Médecine, Philosophie et Lettres, Sciences, commencèrent à s'adjoindre des écoles spéciales, qui continuèrent à se développer sous les rectorats successifs de Mgr Laforêt (1865-1872), de Mgr Namèche (1872-1881), de Mgr Pieraerts (1881-1887), de Mgr Abbeloos (1887-1898), de Mgr Hebbelynck (1898-1910) et, surtout, sous le rectorat de Mgr Ladeuze, dont par une heureuse coïncidence l'on fêtera, le 2 juin prochain, le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée en fonctions, en même temps que le centenaire de la restauration de l'Université, à laquelle il consacre son zèle et son dévouement.

Déjà en 1857 s'adjoignait à la Faculté de théologie un Collège américain, puis une Ecole de langues orientales. La Faculté de droit se complétait, en 1892, d'une Ecole de sciences politiques et sociales et, en 1897, d'une Ecole des sciences commerciales et consulaires, dues, l'une et l'autre, à l'initiative du grand juriste et homme d'Etat que fut Jules van den Heuvel, ancien ministre de la Justice. Il s'y est joint depuis un Institut des sciences économiques et une Ecole de criminologie. La Faculté de philosophie et lettres s'adjoignait, en 1882, un Institut supérieur de philosophie thomiste, dû à l'initiative du pape Léon XIII et dont le grand cardinal Mercier fut l'organisateur et l'animateur, jusqu'au moment où sa nomination à l'archevêché de Malines l'appela aux hautes destinées qui par le rôle admirable qu'il joua pendant la guerre en ont fait une célébrité universelle. Les conférences et cours pratiques de philosophie et d'histoire, dont les publications de thèses dépassent quatre-vingts volumes, ont montré la valeur de l'enseignement donné à Louvain dans ces disciplines d'une si haute importance formative. Une longue énumération ne suffirait pas à faire connaître tous les instituts, écoles et laboratoires dépendant des facultés de médecine et des sciences, comme des *Ecoles spéciales* des mines, constructions civiles, électricité, Institut agronomique, Ecole supérieure de brasserie, etc.

L'Université de Louvain était en pleine prospérité, le nombre de ses étudiants dépassait deux mille cinq cents, son activité et son renom scientifique s'étendaient de plus en plus lorsque, tel un voleur pendant la nuit, la guerre s'abattit sur la Belgique endormie dans une trompeuse sécurité. On connaît l'épouvantable catastrophe qui valut à l'Université de Louvain l'auréole du martyr. Les antiques halles universitaires, où s'étaient ouvertes en 1426 les cours de l'*Alma Mater* créée par Jean IV de Brabant, où avaient professé les grands humanistes de la Renaissance septentrionale et où avait étudié Erasme, devenaient la proie des flammes, avec la galerie des portraits, dont plusieurs étaient dus à de grands maîtres, et avec sa bibliothèque si riche en manuscrits, en incunables et en livres d'une valeur irremplaçable. Ce désastre, qu'une inscription bilingue placée à l'endroit même où se perpétra le crime rappelle aux générations à venir, paraissait devoir frapper à mort l'Université catholique.

Mais des concours venus de tous les pays civilisés devaient l'aider à se relever avec une promptitude extraordinaire. Sa bibliothèque, érigée avec l'aide de la générosité américaine, élève sur la place du Peuple sa façade imposante et sa tour symbolique. Les dons venus de tous les côtés et les réparations que, tout au moins sur ce point, l'Allemagne a loyalement exécutées, comme si elle avait

eu honte de son forfait, ont permis de reconstituer des fonds de livres qui s'ils n'ont pas la valeur des anciens n'en constituent pas moins de précieux instruments de travail. La généreuse intervention de l'Etat, qui a compris que les services rendus au pays entier par les universités libres justifiaient pleinement l'octroi de subsides, a facilité le relèvement de l'*Alma Mater*.

L'énergie déployée par Mgr Ladeuze, qui dans la liste des recteurs conservera le surnom de bâtisseur, a multiplié les constructions de nouveaux instituts, collèges, laboratoires et cliniques. Les *Ecoles spéciales* ont trouvé dans le château et le parc d'Héverlé l'espace nécessaire pour s'y développer conformément aux besoins de la technique la plus moderne. Un splendide Institut de Pharmacie a surgi du sol et l'Institut du Cancer poursuit énergiquement la lutte contre un des plus cruels maux qui accablent l'humanité.

Ainsi, non seulement l'Université s'est relevée de ses ruines, non seulement ses halles reconstruites abritent la salle des promotions, les services administratifs, ainsi que des musées d'histoire de l'art admirablement présentés, mais, partout, en ville comme à sa périphérie, les briques rouges de nouveaux bâtiments universitaires prouvent l'extraordinaire développement pris par l'Université catholique depuis la guerre.

Le développement scientifique avait rendu indispensable ce développement matériel. La multiplicité des nouvelles disciplines scientifiques et la spécialisation de plus en plus grande des anciennes ont eu pour résultat d'augmenter le nombre des chaires et de porter à près de trois cents l'effectif des professeurs, chargés de cours et maîtres de conférences.

Un prodigieux effort a été réalisé au point de vue linguistique. L'Université de Louvain, qui au XV<sup>e</sup> siècle avait fait l'unité intellectuelle de la Belgique comme les ducs de Bourgogne réalisaient son unité politique, se devait de rester l'Université de tous les Belges. C'est pourquoi, au prix de grands sacrifices, en quelques années, a été poursuivi le dédoublement des cours. Nos deux langues nationales ont été mises sur le même pied et tout étudiant arrivant à Louvain peut choisir celle dans laquelle il désire recevoir l'enseignement supérieur. Le principe de la liberté, sur lequel l'Université catholique fut restaurée en 1834, reste ainsi à la base même de son enseignement.

Le succès a répondu à ces efforts. Le nombre des étudiants a, depuis deux ans, dépassé quatre mille deux cents. Il vient de toutes les parties du monde, des pays de l'Amérique du Sud comme des pays d'Extrême-Orient, de nombreux jeunes gens; il en est même qui appartiennent à d'autres confessions religieuses que l'Eglise catholique.

Aussi est-ce à juste titre que les anciens étudiants ont décidé de célébrer le 2 juin prochain, dans une cérémonie à laquelle ils ont désiré garder un caractère intime, le centenaire de la restauration de l'Université et le jubilé du recteur qui a présidé d'une façon magistrale à son relèvement au lendemain des désastres de la Grande Guerre. Un gros volume contenant la bibliographie des maîtres de l'Université depuis 1913 jusqu'en 1935 constituera le *Liber memorialis* de ces fêtes et prouvera combien, au milieu de la période troublée et incertaine que nous vivons, l'*Alma Mater* continue à bien mériter de la patrie et de la science.

Vicomte CHARLES TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

# Monsieur Alexandre Braun

(1847-1935) (1)

Au cours d'une carrière de près de soixante-six ans, M<sup>e</sup> Alexandre Braun présenta au serment une centaine de stagiaires.

J'eus l'honneur d'être du nombre.

Ces jeunes gens, d'année en année, au delà de la porte mate-lassée de son cabinet, il les accueillait également dans l'intimité de sa maison et au plus chaud de son cœur. Nous fûmes ainsi sa parenté professionnelle, sa charge et son cortège; il nous reste de lui le bâton et le manteau, une règle non écrite, quelques exemples édifiants.

C'est, dès lors, parmi ces témoins, investis en quelque sorte d'une saisine morale, que le bureau de votre Fédération en désigna un au hasard pour rendre compte, devant votre éminente réunion, de la qualité du défunt.

De cet ancien patron, la plupart de ses collaborateurs, de plus anciens tels que M<sup>e</sup> Albert Kleyer ou M<sup>e</sup> Léon du Bus, de plus récents tels que M<sup>es</sup> Passelecq ou Veldekens, auraient, avec leur autorité ou leurs moyens, parlé mieux que moi; aucun ne pense de lui différemment.

\* \* \*

M. Braun fut ce qu'on appelle un bel exemplaire d'humanité. Dans un temps où la confusion spirituelle en vient à délaissier le roi de la création comme un accessoire fortuit du paysage ou une poussière irresponsable dans l'éparpillement cosmique, Braun justifiait la définition d'un être qui est formé à l'image de Dieu et apte à se servir des choses en vue de ses fins.

Il était et demeura un homme qui n'aspire pas à s'évader de lui-même, mais qui réussit à s'accomplir. Dans ce sens, il s'était trouvé pourvu des dispositions naturelles qui favorisent pareille réalisation morale.

\* \* \*

Né à l'ombre de la collégiale de Nivelles, il y reçut au baptême le prénom de son parrain, Mgr Namèche.

C'est cet historien qui avait fait venir de l'Eifel le père, jeune professeur, l'un de ces immigrés, alors choyés, que la Belgique, toute neuve, attirait et accueillit en vue de compléter ses cadres, particulièrement dans l'organisation des études. Le prestige de Thomas Braun, inspecteur des Ecoles normales de l'Etat, s'étendit sur des générations d'instituteurs, disciplinés par son *Manuel de pédagogie et méthodologie*.

Nous connûmes nombre de pareils adoptés devenus les auxiliaires de la formation belge : le professeur Godefroid Kurth ne fit-il pas éclore la doctrine nationaliste de Fernand Neuray?

Les chemins creux, le carillon de Sainte-Gertrude et le patois

(1) Cet hommage, joint à ceux de MM. Charles Gheude, Henry Carton de Wiart et Paul-Emile Janson, fut prononcé à la séance commémorative organisée le 18 mai, dans la salle des audiences solennelles de la Cour de cassation, par la « Fédération des Avocats de Belgique », en présence de MM. les ministres Paul Hymans, Soudan, Devèze, Spaak, du Bus de Warnaffe, des anciens ministres MM. de Broqueville, Henri Jaspar, Berryer, Carnoy, Crokaert, Jules Destrée, Forthomme, de M. le président du Sénat, de M. le gouverneur du Brabant, de MM. les présidents de la Cour de cassation, de la Cour d'appel, du Tribunal de 1<sup>re</sup> instance et du Tribunal du commerce, de M. le Procureur général, de MM. les bâtonniers des barreaux de cassation et d'appel.

wallon avaient acclimaté une famille franque aussi aisément après la Révolution de 1830 qu'au temps des Pépins.

Mais le respect qu'il portait à son ascendance et l'opinion qu'il avait retenue du romantisme allemand et de l'œuvre sociale du Centre catholique rendirent Alexandre Braun plus particulièrement véhément contre les auteurs de l'invasion du territoire et des sévices de l'Occupation. Et, au sortir de ces audiences pathétiques de 1917-1918, où il se mortifia à essayer de tirer d'un caillou des larmes pour arracher au Conseil de guerre Louise de Bettignies ou la princesse de Croy, telle petite nonnette ou la femme d'un « passeur » de Campine, il se détendait les nerfs en composant, dans le style outrancier de Barbier ou de Barthélemy et Méry, certains poèmes qu'il recueillit dans une plaquette anonyme : *Pages intimes 1914-1918*.

Nous y trouvons encore l'écho de son loyal trouble personnel : *jure sanguinis?* ou *jure loci?*

*Certes, le sang rhénan qui dans mes veines passe  
M'a fait jadis l'enfant lointain d'une autre race,*

*Mais le sang n'est pas tout et mon âme est pétrie  
De tes sucs maternels, de ton levain sacré,  
Terre où je vis le jour...*

\* \* \*

C'était d'ailleurs une bien belle famille qu'avait façonné notre roman pays de Brabant. Elle fournit un bâtonnier au barreau de cassation, un bourgmestre à Gand et celui auquel va notre hommage.

Celui-ci, à son tour, s'est perpétué dans deux générations d'avocats près de notre Cour et a réparti dix enfants, quarante-deux petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants à travers les villes et la colonie, dans les professions, les ordres et les écoles.

Splendide phénomène social! que des célibataires aigris ont parfois mésestimé, comme s'il était la conséquence anormale de quelque statut familial ingénieux, l'exécution d'un plan combiné, d'un protocole d'hégémonie, là où il faut admirer l'expansion exemplaire et judicieuse d'une saine famille nombreuse, avec ses différenciations et sa variété de tempéraments et de vocations.

La cellule sociale a éclaté comme une lourde capsule à graines : chacune s'accommode et tire parti de son terrain... Stratégie de la nature, lorsqu'elle est féconde.

\* \* \*

Lui, stature et carrure, muscles et cerveau, — une constitution de fer.

Je me souviens d'une journée ordinaire de mon patron vers 1905. A 7 h. 1/4 du matin, il avait pris rendez-vous à l'atelier de Constantin Meunier, rue de l'Abbaye. De 9 à midi, il était à la barre, faisant front à Beernaert, de Ro, Woeste ou Sam Wiener.

« J'ai eu l'impression, me disait-il en sortant de l'audience, que l'assesseur de droite n'a pas compris et que c'est lui qui est chargé du rapport. Avant déjeuner, je vais dicter une note à Léon. »

A 3 heures il intervenait dans un débat au Sénat, d'où il faisait téléphoner à la maison pour avertir les personnes convoquées qu'il ne serait rentré qu'à 6 heures moins le quart.

A 7 heures il avait à sa table un conférencier parisien qu'il s'était chargé de présenter à 8 h. 1/2 au Cercle Léon XIII.

Dans l'intervalle, il avait tenu à recevoir lui-même un seul client, mais trois sollicitateurs, signé le courrier, rédigé des conclusions additionnelles pour le lendemain matin et le voilà dispos, enjoué, l'esprit suffisamment vacant pour faire allusion à l'« au

jour le jour » d'Henri Bidou dans les *Débats* ou narrer un épisode tiré de quelques *Mémoires* du Second Empire en cours de publication dans la *Revue des Deux Mondes* et dont on se demandait à quelle heure il avait bien pu les lire.

\* \* \*

Droit et bien articulé sous un visage mâle de lion royal, avec des cheveux qui ondulent juste ce qu'il faut, une moustache assez drue et des sourcils broussailleux, — de cette espèce forestière que nous connûmes chez le procureur Nagels ou le grand maître Goblet d'Alviella, — toute cette vigoureuse autorité s'atténuait en courtoisie et charme, des yeux radoucis, le geste caressant, une voix modulée, aussitôt que M. Braun s'inclinait devant une femme ou encourageait un adolescent timide.

« Je le revois vers 1900, écrit Francis Jammes, soulignant de sa moustache tirée avec élégance des propos nets de grand seigneur. Quel homme aimable ! Pas un mouvement de sa haute taille qui ne fût aisé. Il dominait. »

Et d'autre part, ceci qui est d'une femme, de M<sup>me</sup> Octave Maus :

« Dans notre enfance, je le revois si bon, indulgent, rieur, jouant du piano dans le grand salon bleu pâle... et si beau en habit à la première de la *Walkyrie*... (c'est toujours en habit que je le vois). »

« Il dominait », opinion d'un homme.

« Il était si beau », impression d'une femme.

\* \* \*

La démarche extérieure qui lui valait ce prestige et lui procurait ce charme n'était que la manifestation, la façade de cette plénitude physique qui s'exerçait en dedans en stimulant la promptitude à comprendre et l'aisance à s'exprimer.

La vie de M. Braun n'étant ni un songe ni du sport, mais une dépense efficace toute fondée sur la raison pratique, du moment où son instrument professionnel était la parole, il tenait celle-ci non pas pour une fin en soi : un sifflet à roulades pour virtuoses, une clef des rêves, — mais pour ce qu'elle est : un moyen, — le moyen de communiquer un fait, de défendre une opinion, de gagner un procès, d'enlever un vote.

Il est des tribuns qui en cessant de parler ont fini d'agir et oublié pourquoi ils s'étaient levés ; chez Braun l'éloquence était un des procédés de son action, mais, tant qu'il en fallait de ressources, tout coulait au creuset et l'homme y allait de ses transes, puisqu'il s'agissait non de faire applaudir un chant, mais d'aboutir.

Pareille éloquence ne songeait guère à se ravitailler aux préceptes de la rhétorique ni dans les catégories de la dialectique, car Braun n'avait rien de ces ratiocineurs qui argumentent sur tout en trois points et il dédaignait de se produire en ténor qui de la pointe du pied tire un son filé.

S'étant, une fois, persuadé tout le premier, l'orateur n'avait qu'à se laisser aller, devenu du coup tendancieux et en état d'irradiation. Les éléments de fait, il les voyait alors devant lui, les ramenait et, de sa main droite incurvée, il les soupesait, les caressait, les patinait.

L'exposé déjà allait suffire, paraissait péremptoire.

Mais quand il en venait à rencontrer l'objection, Braun se mettait en boule avec une feinte d'humeur, se renfrognait, tirait sa réplique hors de trois petites rides d'un front qui allait se détendre à mesure que la démonstration venait à porter, et, là où il sentait

encore de la résistance, il quittait d'un pas la barre pour se rapprocher du siège, ou que ce fût en conversation, ou en rue, il faisait volte-face, regardait avec une certaine moue de commisération, comme à regret devant quelque incompréhension qu'il avait l'air de considérer comme anormale et peu digne de vous, et qu'il se voyait injustement obligé de réduire, et il s'y reprenait tout au long et comme avec condescendance, se défronçant à mesure qu'il entraînait en vous et quand il souriait enfin, c'est qu'il l'avait emporté et mettait le point.

\* \* \*

Un tel ensemble favorable de moyens physiques et de capacités morales, tant d'autres les ont laissé s'écouler ou, pis, les épuisent à plus promptement se détruire. A la grâce de Dieu, Braun, par une volonté constante, les appliqua à se réaliser. Les faisant tourner à bien pour l'agrément de ses proches, selon les besoins de ses amis et au service de la chose publique, il y trouva naturellement son propre bonheur.

Nous connaissons des ambitieux, de ces nerveux qui croient devoir courir à la poursuite du bonheur et dont la réussite précaire n'est qu'une suite d'à-coups momentanés pareils à des bonnes fortunes, d'éblouissements d'apothéose entre deux dépressions, comme ces bonds haletants d'un ballon qui retombe. Le vrai bonheur, celui que se ménagea Braun, est un état, une possession tranquille, sur lequel l'adversité s'élimine les dents, ce bonheur dont la continuité est faite de la répétition du quotidien, et dans lequel ce quotidien consiste en travail entrepris à temps et bien achevé, en dimanches mérités et vacances gagnées, du soleil et du pain, des baptêmes, des ordinations et des noces, le bon temps auquel l'on croit et que l'on a fait soi-même.

\* \* \*

Jouissant de ces satisfactions, M. Braun n'avait pas à les feindre et on ne le vit jamais pavaner d'insolents loisirs aux premières loges de la foire sur la place.

Son repos confidentiel, il le trouvait, aux confins des forêts d'Ardenne : à Bagimont, à Resteigne, à Ferage surtout.

Là, du *Grand Chêne*, avec l'image de la Madone sous laquelle la famille récitait la prière du soir, du « chemin de la Reine » qui bordait une échappée sur les plans superposés des collines de la Lesse, il gardait un respectueux souvenir ainsi que de paysages éclairés par des journées sans défaut :

... une paix souveraine  
 Dans la bruyère y respirait jadis  
 . . . . .  
 On y goûtait, après les mois d'étude,  
 Une infinie et douce quiétude.

Ce n'était pas à s'enfoncer dans les rêveries du promeneur solitaire qu'il se procurait cette détente et son épanouissement, mais au contact des siens.

L'amour conjugal fut, dès lors, dans son ménage, une telle réussite, que tous commentaires échappent comme à vouloir définir la saveur de l'eau claire.

Lors de ses noces d'or, M. Braun rimait si galamment :

S'aimer, au terme du voyage  
 Comme au départ de ses vingt ans  
 . . . . .  
 Des jeux d'un cœur toujours constant  
 Brûler sous les glaces de l'âge...

... *L'amour n'est pas une rose  
Vivant l'espace d'un matin...  
C'est un fruit auquel l'été donne  
L'éclat éphémère du teint  
Mais que, seul, mûrit l'automne.*

La bienfaisance de pareil automne se prolongea pour lui jusqu'à cette dernière minute, où, dans un geste de liturgie funèbre, l'épouse aveugle et allant devenir veuve, demanda que sa main tiède fût guidée vers le front du moribond qui se glaçait.

Aux côtés de la plus noble des compagnes, M. Braun avait eu facile de nous apparaître comme un alerte patriarche, pratiquant l'art d'être grand-père autour de la longue table dans la vieille maison.

*Je songe, quand le soir, par de larges brassées,  
J'entretiens dans mon âtre un grand feu de sarments*

*Au foyer, des enfants, charmes de ma vieillesse,  
Qui m'enlacent le cou, qui m'étreignent les mains.*

Touchante composition de Greuze. Parfaitement! Et même, si l'on veut, lithographie bourgeoise... Mais encore, l'honneur du monde!

\* \* \*

M. Braun, au surplus, avait trop de virtualités et d'effusion pour se satisfaire de l'idéal du bon ouvrier qui, besogne faite, dépose ses outils et s'assoupit en enchantant son ménage.

Il était gonflé de ce surcroît de forces que l'enfant dépense dans ses jeux et que l'adulte peut vouer aux arts ou à l'organisation de la cité.

Quand il n'avait que dix-huit ans, à peine entré à l'Université de Liège, il se poussait d'emblée à la vice-présidence de certain « Cercle Ozanam » que venait de fonder l'abbé Bodson (un entraîneur moral dont le baron de Hauleville a écrit la vie), et dans cette petite académie littéraire, sociale et religieuse Braun rivalisait avec ses camarades les Beco, Camauer, de Loch, De Walque, Lohest, Loslever, Nerinckx, tous futurs bons citoyens.

Aussi, le jour où, docteur en droit à vingt-deux ans, le stagiaire se fait inscrire à notre barreau, il n'y entre pas comme dans une crypte solennelle, les pieds en avant et les idées en dedans, sous prétexte que la profession voudrait son homme tout entier.

Il estimait, comme notre grand Edmond Picard, que le droit étant matière plastique et réglant les rapports des hommes entre eux et au sujet des choses dans le moment présent, il faut projeter des antennes en dehors de la profession pour être à même de l'exercer et qu'il est bon qu'un chacun se disperse dans la vie courante à la largeur de son envergure pour ramener plus à soi. Et non pas, en se bornant à cultiver quelque jardin secret comme une relation clandestine, en croyant s'affranchir parce qu'on collectionne des timbres-poste, des éditions princeps ou des faïences, comme si l'entretien d'une manie allait clore la bouche du Sphinx, ou en s'adonnant à des curiosités de mandarin sur quelque objet inerte ou rétrospectif et où l'on n'engage rien de soi, mais en plein, vers la vie, la poitrine en avant, comme on plonge dans l'eau ou marche dans le vent.

Suivant une expression ordinaire, mais adéquate, M. Braun s'était mis « dans le mouvement ».

\* \* \*

Il ne m'incombe pas de vous exposer son action sociale ou son rôle politique.

Mais avec quel entrain il aventurerait son prestige de grand bour-

geois au milieu des controverses idéologiques, des querelles littéraires et des audaces artistiques. Certes, sans se compromettre, voire en se faisant valoir au gré du conformisme mondain, il pouvait jouir des beautés consacrées d'un sanglot de la Duse au « Parc » et de la « Neuvième » au Conservatoire; assumer la présentation de l'ouvrage collectif *Notre Pays* en commémoration du 75<sup>e</sup> anniversaire; présider la Commission de surveillance des Musées royaux d'Art et d'Histoire et même étendre sa réputation d'amateur éclairé en provoquant, par une motion au Sénat, l'organisation au Cinquantenaire d'une nouvelle section d'ethnographie et de folklore.

Mais il y allait d'un autre cœur quand il s'agissait de patronner une revue de jeunes catholiques : *Le Drapeau* ou *Direndal*, d'envoyer une lettre à l'*Almanach des Étudiants de Gand*, de soutenir quelque utopie de M. Paul Otlet, de faire nommer Fernand Séverin professeur d'université, d'appuyer des suggestions d'Eugène Demolder ou de Verhaeren, de cautionner les initiatives d'Octave Maus en assistant à la « Libre Esthétique » aux conférences d'André Gide ou Alfred Jarry et en commandant les portraits de ses enfants à Théo van Rysselberghe à l'heure où Bruxelles s'esclafait devant la peinture au confetti.

N'est-il pas caractéristique que l'hôtel de la rue du Prince-Royal ne contienne pas une seule œuvre d'art ancienne, mais que ce fût sous le signe d'un crucifix de Constantin Meunier que Braun travaillait dans son cabinet, et que les murs de la maison disparaissent sous des tableaux, tous de l'école belge, mais seulement depuis le « Cercle des XX » jusqu'aux ateliers de Laethem-Saint-Martin?

Ainsi, possédant un *Intérieur* d'Henri de Braekeleer, M. Braun préféra se défaire de ce chef-d'œuvre, une fois devenu incontestable, pour acquérir les douze panneaux de la *Vie du Paysan* de Servaes à un moment où ce nom était encore sans écho.

\* \* \*

Là où il n'y avait pas de risques, les gens en place pouvaient y aller. Braun choisissait de ces initiatives dans lesquelles d'autres auraient pu échouer. Par exemple, il n'y avait encore en Belgique aucune Faculté d'esthétique et d'histoire de l'art. En 1903, de connivence, sans doute, avec M. van Overbergh, Braun organisa au local de « Patria », à ce moment dans la ci-devant Impasse des Colonies, les « cours d'art et d'archéologie », et cet élève de près de soixante ans s'asseyait au premier rang pour suivre les leçons de MM. Fierens-Gevaert, Capart, Marcel Laurent ou les conférences du commandeur Marucchi qu'il avait ramené de Rome.

Depuis lors, ces cours sont devenus l'« Institut supérieur d'histoire de l'art et d'archéologie », installé au Musée Royal et conférant des grades légaux, et ce nouvel enseignement n'a pas été sans provoquer l'élargissement du programme des universités, favoriser le marché du livre d'art et stimuler la vie de nos musées.

Mais l'art à naître importait bien autrement à Braun que celui dont on étudie l'histoire. Vers 1920, le rénovateur belge de l'architecture, Henry Van de Velde, rentré au pays, se trouvait disponible. M. Camille Huysmans était ministre. Au milieu de chuchotements d'une opposition imprécise, le projet s'élaborait de fonder dans les locaux de la Cambre un « Institut supérieur des Arts décoratifs ». M. Braun s'entremet auprès des uns, fit taire les autres, entraîna des hésitants et donna l'exemple en acceptant la présidence de la Commission de surveillance.

Dans le même temps, le projet de l'édification de la Basilique de Koekelberg, conçu en 1905, réaffirmé en 1919, se trouvait en deshérence au décès de M. le gouverneur de Beco. Du moment où il y avait des tiraillements, Braun accepta naturellement la présidence de l'Association sans but lucratif, brusqua les choses,

fit mettre en train le plan nouveau de l'architecte Van Huffel et voilà que le chœur a surgi du plateau et va s'ouvrir demain au culte.

Ses derniers jours, ses dernières forces, M. Braun les employait à essayer de défendre, contre les scrupules de l'Episcopat, la maquette d'une statue du Sacré-Cœur conçue par Georges Minne.

Et ainsi, jusqu'à la mort, il se souciait de préconiser les valeurs originales et persistait à deviner le lendemain sans se retourner sur la veille et à miser sur l'avenir, tout comme il le faisait à dix-huit ans et comme il l'avait fait, à l'apogée de son prestige, vers 1900.

Voilà comment, ayant toujours conservé la lampe allumée, à quatre-vingt-huit ans, Alexandre Braun est mort « jeune ».

\* \* \*

Les facultés dont on use avec autant de discernement et un tel enthousiasme, appelons-les des qualités éminentes. M. Braun, en effet, n'aurait pas aimé entendre insister sur des vertus. Car, occidental, humaniste et chrétien, il se sentait à l'aise dans la modération et la zone tempérée.

Lui, qui ne cessait de solliciter et d'obtenir pour tous ceux qu'il lui paraissait de son devoir de protéger et pousser, ne se dérangea jamais pour aller au-devant des honneurs pour lui-même.

Qui n'a pas son « boulevard » ?

Alexandre Braun n'aura été ni baron belge, ni comte du Pape. Alors que de vaniteux vieillards se font offrir un banquet à chaque fois qu'il leur tombe une dent, Braun, de jubilé en jubilé, en sourdine, sans organiser une vente de ses ex-voto, ni publier de mémoires, résignait ses présidences, décousait ses galons, se retirait en lui-même jusqu'à ce qu'on pût, véridiquement, annoncer qu'il s'était « pieusement endormi dans le Seigneur ».

\* \* \*

Dès le Jour des Morts de 1918, Braun avait mesuré la place qu'il prendrait dans le cimetière de Dilbeek quand il serait couché.

*Au village voisin, adossé à l'église,  
Ma tombe est préparée entre deux arcs-boutants;  
Une croix irlandaise, obscure, en pierre grise,  
Dira seule mon nom et mon âge aux passants.*

« Dira seule mon nom et mon âge... »

Il n'y attend pas de défilé de pleureuses ou de marche funèbre saccadée, ni que nous haussions le ton pour célébrer en lui un héros ou un saint.

Posément, M. Paul Hymans, qui connaît la propriété des termes, écrivait de lui : « C'était une noble et gracieuse figure qui commandait le respect et la sympathie. »

Pareil hommage, absolu mais tranquille, lui aurait agréé.

Bâtonnier, sénateur, président, ministre d'Etat, je l'appelais — et, en somme, nous ne le désignons pas autrement : « Monsieur Braun ».

De la même façon, nous avons distingué Monsieur Lejeune.

« Monsieur Braun », comme on dit : Monsieur Olier, Monsieur Ingres, Monsieur Taine, de certaines personnalités dont l'exemple fut décent, sans rien de spectaculaire, et qui ont préféré durer dans l'estime que rechercher le fracas.

« Monsieur », — une sorte d'auréole civile, sans titre ni panache, qui se borne à tirer quelqu'un de l'anonyme et à le distinguer du commun, en marquant envers l'autorité bienfaisante de la personne elle-même, indépendamment de toute fonction, un sentiment choisi de déférence.

« Monsieur Braun », c'était bien cela.

C'est à Monsieur Braun que je dis adieu aujourd'hui, à l'homme ; à Monsieur Braun tout court.

EDMOND DE BRUYN.

## En quelques lignes...

### Le jubilé britannique

L'ordonnance des fêtes jubilaires anglaises fut merveilleuse. De nombreuses répétitions privées préludèrent aux cérémonies qui devaient se dérouler devant un immense public. Il n'y eut pas un accrochage, pas un faux pas, pas le moindre hiatus quand vinrent les jours solennels.

On s'est demandé qui présidait à l'exécution de ce protocole infailible. Il paraît que c'est une vieille douairière de la Cour : elle possède sur le bout des doigts son armorial et son almanach de Gotha. C'est cette dame, ferrée à glace sur l'héraldique et le sang bleu, qui est chargée d'établir l'ordre des cortèges, les places aux banquets et aux bals.

Pour ne pas perdre la tête au milieu de beaucoup de prétentions contradictoires, elle imagina de faire, cette fois, ce que fit David, le peintre, pour le sacre de Napoléon. On sait que cet ex-jacobin sanguinaire, devenu professeur de maintien de l'Aigle, avait été chargé d'organiser la cérémonie. Point n'était aisé de faire tenir, dans un même cortège, les ci-devant et les nobles de nouvelle farine. Pour rendre concrètes ces difficultés, David fit fabriquer tout un jeu de poupées et il le disposa sur le bureau de Napoléon. Le maître considéra d'un air césarien ce guignol et laissa tomber sur chaque polichinelle — roi, reine, princesse, archiduchesse — une appréciation définitive : « On voit trop le pape ! On ne me voit pas assez, je dois être le centre de la cérémonie ! Où seraient tous ces gens-là sans moi ? Mettez près de l'autel Bernardotte et les jacobins : vous verrez comme ils s'agenouilleront dévotement. Faites une place particulière à Talleyrand, dans le chœur : ça lui donnera des remords, à ce défroqué ! »

Grâce au guignol, renouvelé de David et de Napoléon, les fêtes anglaises furent en tout point réussies.

### Les autruches londoniennes

A Londres sévit une redoutable épidémie chez les autruches du Jardin Zoologique. Ces volatiles empanachés crèvent en série. On les retrouve, le matin, dans leurs cages, les pattes en l'air, l'œil vitreux et le bec ouvert. D'où vient le mal ?

Pour savoir, des vétérinaires procèdent à l'autopsie des victimes : les poumons apparaissent sains, le cœur normal, la rate n'est pas dilatée, point de pierres dans la poche biliaire. Oui, mais l'intestin est gonflé comme un sac de chiffonnier. C'est un cliquetis de ferraille. On en extrait des couteaux, des fourchettes, des rasoirs mécaniques, des pipes, de trousseaux de clefs, des tire-bouchons, des briquets et autres bagatelles métalliques.

Ces malheureuses autruches sont victimes de leur réputation. On a tellement rabâché aux Pantagruels qui se capitonnent sans cesse le gésier : « Vous avez un estomac d'autruche », que les Anglais, visiteurs du Jardin Zoologique, ont voulu en avoir le cœur net. Et d'offrir à la poulaille innocente et goulue, qui

un bouton de culotte, qui une vieille montre en nickel, qui une boîte de sardines ou une pâtée de vieux réveille-matin. Les autruches ont plus d'appétit que d'estomac. Leurs yeux sont plus gros que leur ventre. Sur ce point-là, elles ne diffèrent pas de nous autres, qui n'avons ni plumes sur le corps ni panache au croupion.

Et c'est ce qui fait que ces filles des déserts africains sont devenues malades à Londres.

#### Pourboires prudents

Ces malfaiteurs balkaniques que la police française vient d'arrêter en Seine-et-Oise avaient un défaut à la cuirasse : ils ignoraient le change français.

Dans les hôtels, dans les cafés, pour un simple bock, ils laissaient, sur le guéridon de tôle ou de marbre, des pourboires disproportionnés. Pour une canette de bière de soixante-quinze centimes, deux francs cinquante de pourboire ! Au chauffeur qui mène l'un d'eux à Fontainebleau, cinquante francs de gratification ! Du coup, les bénéficiaires en demeurent inquiets. Ils ruminent : « Ce client ne me dit rien qui vaille. Il est trop généreux pour être honnête. »

Et de courir au plus proche commissariat de police afin de dénoncer le mécène : « C'est un type, monsieur le Commissaire, qui n'a pas l'air très catholique. Il m'a donné un pourboire royal, ce doit être un anarchiste. »

Supposez ces malfaiteurs au courant des usages parisiens. Au lieu d'exagérer la gratification, ils l'étrécissent jusqu'au ridicule. Pour un bock, ils abandonnent deux sous. Le garçon les enguirlande comme de la marée puante, les traite de pannés, de fauchés, de culs-terreux, d'Arabes... Il est si engagé dans sa litanie qu'il ne prend pas la peine de devisager les liardeurs. Ceux-ci ont tout loisir de vaquer à leurs petites affaires : ils changent une fois de plus d'habits, d'état civil, ils renouvellent les chargeurs et les boussoles.

Moralité : Belges, qui en dépit de la dévaluation venez encore à Paris, voulez-vous ne pas y être pris pour des trafiquants de cocaïne ou pour des assassins ? Au lieu de pourboires exorbitants, donnez, aux conducteurs de taxis ou aux garçons de café, des coups de chapeau reconnaissants ou des poignées de main très cordiales.

#### Exposition gastronomique

Si la gourmandise est un péché capital, la gastronomie est un art, et il y a beaucoup d'artistes en France. Ces artistes redeviennent de jour en jour plus nationalistes. Une croisade est prêchée, à Paris, contre la cuisine anglaise. Les Pierrettes l'Ermite s'en recrutent parmi les dames de la plus haute aristocratie. Sur les cartes qu'elles envoient à leurs invités on lit : « La marquise de C... recevra mardi à 9 heures. Il y aura de la musique et des vins de France. » Plus de thés ni de cocktails si contraires au tempérament national ! Du pinard, encore du pinard, toujours du pinard !

Quand l'Exposition de l'Art italien aura fermé ses portes, s'ouvrira l'exposition des arts de la gueule. On y verra comment on mangeait, en France, sous les Valois, sous Henri IV, au Grand Siècle, sous l'Empire, sous les diverses républiques.

Le clou de cette exposition sera l'histoire de la cuisine au temps de Louis XIV.

Le Roi-Soleil fut, sans conteste, la première fourchette de son royaume. Il est toujours affamé. Vainqueur, vaincu, bien portant, malade, il mange en musique et en représentation ; il déjeune, il dîne, il soupe, il collationne, il médianoche, souvent la faim l'éveille la nuit. Il sonne alors son valet de chambre qui lui apporte « l'en-cas », c'est-à-dire une volaille froide, que Sa Majesté déchi-

quette dans son lit à baldaquins, à la lueur des flambeaux de vermeil.

A sa mort, après une longue, noble et pénible agonie, on trouvera la fameuse alcôve de Versailles, ornée comme un chœur d'église d'une balustrade dorée, toute jonchée d'os de poulets,

Ces excès de nourriture carnée amenaient fatalement des révolutions dans le ventre royal. Après avoir feuilleté les menus de Louis XIV, on juge moins ridicules les ordonnances des médecins de Molière : la saignée, la purge et le clystère.

#### Le témoignage de Boileau

A l'Exposition gastronomique, sera reconstitué le *Repas ridicule* de Boileau, qui est le meilleur témoignage sur la cuisine du Grand Siècle.

Cette satire est un lieu commun, déjà traité par Horace et Rénier. Mais Despréaux a rajeuni le thème à l'aide de précisions réalistes.

Il est invité, on le sait, par une sorte de faquin qui ambitionne de passer pour un friand bec. La chère sera de choix, et parmi les convives, les deux hommes du jour : Molière et le fameux chanteur Lambert. C'est le célèbre traiteur Mignot qui se ruera en cuisine.

Première déception : on est en juin, et la salle inondée de soleil est une étuve. La table est trop petite. Les convives s'y oppressent, trempant leurs coudes dans la sauce des assiettes. Molière et Lambert, au dernier moment, se sont excusés et font croquer le marmot à la dinée.

On s'attable à midi, au sortir de la messe. On mange couvert. Point de serviettes. On s'essuie à la nappe les doigts et les lèvres. Il y a foison de bouteilles, mais elles mentent par toutes leurs étiquettes. De l'eau tiède, pas même de glace, pour en corriger la platitude !

On apporte un potage, par où l'on débute toujours. Ce n'est pas la poule, mais le coq au pot. Poliment, on l'anoblit du nom de chapon. Deux assiettes suivent pour les entrées ; dans l'une, une langue à la persillade ; dans l'autre, un godiveau « tout brûlé par dehors, dont un beurre gluant inonde tous les bords ».

Vient ensuite le rôt. « Sur un lièvre flanqué de six poulets éti-ques s'élevaient trois lapins, animaux domestiques, qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris, sentaient encore le chou dont ils furent nourris. » Aujourd'hui encore, pas mal de pipelettes parisiennes ont un lapin dans leur table de nuit, qu'elles nourrissent avec des feuilles de chou.

*Autour de cet amas de viandes entassées  
Régnaient un long cordon d'abouettes pressées,  
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés  
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.*

A côté de ce plat, deux salades à l'huile rancie et au vinaigre rosat. Enfin, au jambon prétendu de Mayence, et comme hors-d'œuvre, ainsi qu'on disait alors, des champignons avec des ris de veau et des petits pois.

On dira : « Quelle surabondance pour cinq ou six convives ! » Mais, il ne faut pas l'oublier : chacun a amené avec lui son page et son valet, qui récupèrent les plats à l'office. Et l'on sait, au surplus, qu'en ce temps-là, lorsqu'on se mettait à table, c'était pour se faire sauter la bonde.

#### L'Exposition d'Art italien à Paris

Tout commentaire serait vain. Ces lumineux chefs-d'œuvre, il faut les aller voir. Le Petit-Palais est devenu, pour quelques semaines, un de ces lieux bénis où souffle l'esprit. Car la peinture,

mieux que tous les autres arts peut-être, rapproche les peuples dans une sorte de communion à la fois facile et joyeuse.

Mais il n'est pas interdit de mettre l'accent sur cette manifestation nouvelle de l'audace mussolinienne. On a conté la surprise de M. Escholier, le promoteur de l'exposition du Petit-Palais, lorsque le Duce lui fit part — simplement — de sa volonté de dégarnir musées et sacristies, les chapelles et les cloîtres, les galeries et les salons. Pour la première fois, pour la dernière fois sans doute, les plus grands peintres d'Italie seraient conviés à un rendez-vous merveilleux. Ce que la routine administrative, ce que les préjugés ou les craintes des conservateurs avaient toujours empêché, Mussolini tout seul le décidait, d'un geste.

Et nous sommes bien d'avis que le geste a sa grandeur. Laissons de côté toute préoccupation d'ordre politique. Ce serait ravalier l'Exposition de Paris que d'en faire le corollaire de la visite de M. Laval au Palais de Venise. Si propagande il y a, ce ne peut être qu'une propagande spirituelle, rayonnement de beauté. Mais précisément, une chose de beauté est de la joie pour toujours. Et ces six cents choses de beauté qui sont surveillées, au Petit-Palais, par des cordons de gardes mobiles représentent un tel capital de joie haute que nous avouerions volontiers notre crainte. Un Vinci n'est pas destiné à courir les risques du déménagement. Tous les fervents de l'art respireront plus à l'aise quand, cette unique *mostra* terminée, les chefs-d'œuvre auront repris, sous le ciel d'Italie, leur place et leur sérénité.

#### L'humanité de la peinture italienne

Cela veut dire que l'art italien est surtout une exaltation du type humain. Pour l'artiste florentin ou siennois, vénitien ou romain, l'homme représente la plus noble, la plus complète expression de l'être créé. Ainsi, les musées italiens nous offrent, du condottiere au pape, de la sainte à la courtisane, une galerie unique de portraits.

C'est le Titien qui a donné à l'humanité l'idéal latin de Vénus. C'est Raphaël qui lui a donné l'idéal de la Madone. Et l'on peut admirer, dans une des salles les plus suggestives du Petit-Palais, combien la Renaissance italienne a su idéaliser le type féminin.

Si la grâce est le caractère dominant dans les portraits de femmes, chez l'homme, c'est le type héroïque que l'artiste italien s'attache à fixer. Saint Georges est le modèle par excellence d'une lignée de peintres qui vont de Mantegna au Tintoret.

La même remarque s'appliquerait d'ailleurs à la littérature. La *Divine Comédie* ne nous émeut jamais plus profondément que lorsqu'elle suscite sous nos yeux les types immortels de damnés.

Certes, il est périlleux de définir l'expression artistique d'un peuple. On a dit quelque chose, mais on n'a pas tout dit quand on a parlé de la clarté, de la logique françaises. Il semble cependant — et c'est une des leçons de l'Exposition du Petit-Palais — que l'art italien, chez les plus grands de ses représentants, garde avec l'humanité un contact étroit, si étroit que le paysage, dans un pays béni par la nature, n'apparaît guère qu'à la façon d'un cadre. Il faudra Poussin et le Lorrain, ces Français, pour nous montrer les arbres, le ciel, le décor de la pastorale — et non plus seulement les bergers.

#### L'accident du « Maxime-Gorki »

Cela ressemble à une fable, à une fable tragique. Quelque chose comme « le Lion et le Moucheron ». Qu'a-t-il fallu, en effet, pour

abattre ce géant de l'air? Une simple chiquenaude, un petit choc sur l'aile, causé par un avion minuscule qui l'escortait sur les routes du ciel.

Des reporters enthousiastes avaient célébré, ces jours derniers, les caractéristiques du superavion. Avec ses huit moteurs, avec sa centrale électrique, son laboratoire photo-cinématographique, avec ses téléphones perfectionnés, son imprimerie, et le luxe publicitaire de ses installations, le *Maxime-Gorki* constituait bien l'instrument de propagande idéal d'un régime qui cherche son alibi dans le progrès technique. Les ouvriers de choc étaient invités, par roulement, à faire un vol d'essai : suprême récompense. Quarante-sept victimes! Et, parmi elles, trente-six de ces passagers bénévoles et enthousiastes!...

Certes, ils ont droit, les morts du *Maxime-Gorki*, comme tous les autres morts, à notre respect. Et si nous évoquons la catastrophe de l'avion géant, c'est uniquement pour illustrer la vérité de la méditation pascalienne. De même qu'un grain de sable suffit à mettre fin à l'existence humaine, il a suffi d'une erreur d'acrobatie pour jeter à bas, pour écraser au sol, pièce par pièce, la mécanique orgueilleuse et symbolique qui prétendait signifier la libération de l'homme.

#### Fils de poète

Le courrier des livres nous apporte le dernier volume de Jean Rostand : *La Vie des Libellules*. On feuillette les pages où il est surtout question d'Odonates et de Zygoptères, de ganglions cérébroïdes et de garnitures chromosomiques. Et l'on songe aux bizarreries de l'hérédité.

Ainsi donc, Edmond Rostand est le père de ce savant de laboratoire qui, devant une libellule, s'arme du microscope! Au lieu d'admirer le vol capricieux et diapré des Demoiselles sur nos étangs, Jean Rostand n'a de cesse qu'il n'ait calculé, en mètres-seconde, le pouvoir ascensionnel de l'*Æschna mixta*. Puis, il le compare à celui de la Piéride du chou!...

On a fait à Edmond Rostand, de son vivant, une réputation imméritée. Ce fantaisiste avait de la facilité, de la grâce, une pointe d'émotion et, somme toute, le plus aimable talent. Mais il nous paraît que la réaction s'est montrée trop sévère. Dans leur rage de brûler ce qu'ils avaient adoré, combien d'admirateurs de *Chantecler* sont-ils prêts à se mêler au chœur des crapauds!

Les livres de Jean Rostand, naturaliste et fils de poète, sont prodigieusement intéressants. Mais il y avait, dans les couplets de la faisane, autre chose — quelque chose...

---

**Comme de coutume, à l'occasion des  
fêtes de l'Ascension, LA REVUE CA-  
THOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
ne paraîtra pas la semaine prochaine.**

---

## Nos raisons personnelles de croire<sup>(1)</sup>

### § 3. Les raisons personnelles des « profanes » et des « simples ».

Distinguons deux catégories. Les « profanes » auxquels les doctes peuvent communiquer quelque chose de leur science, et qui sont capables d'apprécier quelque peu : ce sont les futurs doctes, élèves de collèges ou d'athénées, les doctes partiels, les intellectuels, trop occupés ailleurs, et qui doivent s'en remettre pour toutes les questions spéciales et tous les examens approfondis, aux savants auxquels ils font confiance. Il y a, d'autre part, les « tout à fait simples », ceux qui ne sauront jamais apprécier d'aucune façon une preuve historique ou une étude critique, et qui doivent « s'en remettre », faire confiance, pour d'autres motifs, sous peine de n'avoir aucun motif et donc d'accorder une confiance irrationnelle, illégitime. Quelles peuvent être les raisons personnelles des uns et des autres, les raisons autorisant et imposant, comme une obligation divine, d'admettre le *crendum* catholique?

#### I. CONSIDÉRONS D'ABORD LES « PROFANES » INTELLECTUELS

Au point de vue scientifique, il leur reste toujours une tentation de douter de leur position, en tant que scientifiquement démontrée. Et, de fait, n'ont-ils pas le droit, le devoir, de faire la réflexion que voici : « Vous êtes très fort, très persuasif ; mais nous devrions entendre aussi vos adversaires ; nous voudrions vous voir aux prises avec eux ; plus les choses sont graves et contestées, plus on doit s'abstenir de juger avant d'avoir entendu les deux cloches, n'est-ce pas ? » Est-il possible qu'un prêtre, un controversiste, un apologiste, communique sa conviction « scientifique » de manière à éliminer cette réflexion et ce qu'elle a de légitime, de nécessaire ? Ceux qui ont entendu, ou lu, le P. Pinard de la Boullaye, se sont dit plus d'une fois : « Il a évidemment raison, c'est péremptoire ; il n'est pas possible que sa position, la position catholique, ne soit pas la vraie (2) ! » Mais, hélas, il ne faudra pas grand-chose pour que la tentation de douter renaisse. Il suffira que les questions suivantes se posent à notre esprit : « Le P. Pinard de la Boullaye a-t-il vraiment examiné toutes les hypothèses à faire, a-t-il apprécié à leur juste valeur toutes les objections ? » Devant ces questions, resterons-nous légitimement certains ? Pourquoi ? En vertu de notre certitude sur la valeur des arguments, ou en vertu de notre confiance dans le savant conférencier ? En sa personne, comme savant ? Et la question s'imposera d'une manière tout à fait générale : pourquoi faire confiance à des hommes d'Eglise, comme savants, ou à l'Eglise elle-même, en tant que corps savant ?

On nous permettra de reproduire ici quelques lignes que nous écrivions jadis : « Ne devrais-je pas préférer les grands exégètes de Berlin, ou de Paris, à mes professeurs de collège, aux professeurs de séminaire ?... Pourquoi, au nom de la science, préférer l'affirmation de prêtres, dont la plupart ne se posent même pas les problèmes critiques (osent-ils se les poser, et aller jusqu'au bout ?

(1) Voir la *Revue* du 17 mai.

(2) Nous-même avons écrit cela dans un article intitulé : « Les Conférences du Père Pinard de la Boullaye et l'Apologétique », *Nouvelle Revue théologique*, 1935, p. 152.

Qu'est-ce qui me le garantit ?), aux affirmations contraires de tant de savants incroyants ? Ceux-ci, en comparaison des croyants, ne sont-ils pas dix contre un, à Paris, Londres, Vienne, Berlin ? Mais, si ce n'est pas aux savants, comme tels, que je dois m'en référer pour la crédibilité de ma foi catholique, est-ce aux prêtres ? Si ce n'est pas en tant que savants, est-ce à cause de leur compétence ecclésiastique ? Celle-ci n'entraîne-t-elle pas une contrainte pour l'esprit, et une déformation professionnelle ? Ces prêtres n'ont-ils pas engagé toute leur vie sur leur croyance ? Sont-ils capables de garder le regard clair, non prévenu, nécessaire en matière scientifique ? »

Toutes ces questions se posent donc, et s'imposent, dès la première année d'université, aux anciens élèves d'athénée, de collèges libres, et dans les universités catholiques, comme dans les autres ; nous le savons par expérience ! Elles se posent et s'imposent dans les puits de mine, et aux ouvriers qui se forment à l'action catholique auprès de leurs compagnons de travail. Il ne suffit pas de leur assurer que la vérité de la résurrection de Jésus est le « dernier mot de la science critique », et de leur fournir quelques arguments sommaires vus à « vol d'oiseau », car des « savants » viendront bientôt affirmer la contradictoire et allégueront des motifs de négation auxquels nos « intellectuels » ne sauront pas répondre. Ce qu'il leur faut, pour prévenir une crise et la tentation, c'est donc « la raison personnelle » de faire confiance au prêtre, comme prêtre ; à l'Eglise, comme telle.

#### *Difficulté quant à la confiance en l'étude des ecclésiastiques.*

Le plus grand réconfort pour nos intellectuels, c'est de constater l'application intégrale, chez nos hommes d'étude, des principes énoncés par le Concile du Vatican sur la liberté des recherches scientifiques, sur l'indépendance de la science en l'emploi de ses méthodes, la franchise et la netteté dans l'accueil fait aux difficultés. Rien ne les scandalise, au contraire, aussi à fond que de constater une insincérité dans le domaine des choses de la foi, une incapacité de saisir l'objection, un faux-fuyant au lieu d'une réponse nette. Des pages comme celles du P. Sertillanges sur la liberté intellectuelle dans l'Eglise, et l'attitude de celle-ci à l'égard de ce monde (1), ravissent d'aise à cause de la justesse avec laquelle elles font droit, d'une part, aux exigences de la vérité révélée, absolue, divine, et d'autre part, à celles de notre raison, faite, elle aussi, pour la certitude absolue, et donc pour l'infailibilité dans son domaine propre (2). Pour les intellectuels qui ne peuvent étudier par eux-mêmes les bases de notre foi, la loyauté intellectuelle parfaite de nos exégètes est donc affermissante, impressionnante : étant donné le mystère du sujet auquel cette loyauté se consacre, elle témoigne d'un amour de la vérité, inflexible, indéfectible, qui peut aller jusqu'à l'héroïsme. Quand on se rend compte que cette loyauté intellectuelle remonte aux Pères de l'Eglise, qu'elle fut la caractéristique des grands Docteurs et des grands saints, on entrevoit que le mystère ne fait que grandir l'esprit humain. Mais ces considérations ne sont pas suffisantes pour fonder une crédibilité comme « en Dieu même ».

La « raison personnelle » de croire, irrévocablement, ne peut être davantage notre propre étude, ni notre jugement arrêté une fois pour toutes, notre consentement donné irrévocablement.

(1) Voir SERTILLANGES, *L'Eglise*, t. I, pp. 187 et suiv. et t. II, pp. 168 et suiv.

(2) Personne n'a le droit de méconnaître cette infailibilité naturelle, et c'est s'acheminer vers l'agnosticisme que d'en douter. L'infailibilité surnaturelle de l'Eglise et du Pape suppose l'infailibilité naturelle.

*Difficulté plus profonde quant au principe  
de l'irrévocabilité de consentement.*

Nous raisonnons toujours dans l'hypothèse d'une crédibilité fondée « scientifiquement ». Au cours d'apologétique donné au collège, avons-nous été mis au courant de toutes les difficultés, de toutes les dénégations et de tous les doutes d'adversaires et de leurs motifs? Tel jeune homme se trouva un jour, par suite d'une prédication, devant une objection de principe qui lui parut, à l'évidence, rendre branlante toute certitude quant aux fondements de sa foi et toute la démonstration qu'on lui en avait donnée. Alors, il lui sembla logique, nécessaire, obligatoire, de révoquer son assentiment, de douter volontairement. « Pourquoi non? » On lui répondit : « Vous avez le don de foi. — Mais, je ne puis pas croire à ce don plus qu'au reste! D'ailleurs, ce don est lui-même un mystère, non pas un motif rationnel de crédibilité! — Ne soyez pas orgueilleux! Tant d'autres esprits plus éminents que le vôtre, savants, cardinaux, papes, ont cru fermement; soumettez-vous! » Nous voilà revenus à une exigence vexatoire de « foi aveugle » dans le jugement d'autrui. Après une réponse qu'on pourrait taxer de fidéiste, — bien qu'en s'écartant du sens ordinaire de ce qualificatif, — on s'est rejeté sur l'appel à une science contestée par bien des savants, sur une injonction qui ne représente qu'une contrainte injustifiable, exercée... au nom de quelle autorité? puisque l'autorité de l'Eglise est encore en question?

Pour calmer et réduire ceux que le doute torture, on dit parfois : « Une fois que l'homme s'est lié par un acte d'adhésion totale, il ne peut plus se soustraire à l'engagement. » Et tel théologien invoque la similitude avec un arrêt judiciaire. Mais enfin! En matière judiciaire, en présence d'un fait nouveau, le juge doit se déjuger : c'est un devoir de conscience élémentaire, dont rien ne peut le dispenser. Si ce n'était pas un devoir, ce serait une preuve que la justice humaine reste en deçà des exigences de la conscience et de la vérité. Mais Dieu est la justice même, la Vérité suprême. En Dieu, Vérité et Bien ne peuvent se dissocier, ils ne le peuvent pas davantage en l'homme qui est créé à son image et à sa ressemblance et qui cherche Dieu! Ils le peuvent d'autant moins que l'action de Dieu et sa lumière en la conscience humaine sont plus immédiates, plus divines. Si ce théologien avait raison, et que l'assentiment donné une fois pour toutes constituât par lui-même une raison décisive à jamais, alors il faudrait concéder à tous les agnostiques, à tous les relativistes qu'un « honnête homme ne change pas de religion », et que « conversion et apostasie » sont termes interchangeables.

Toute la question est donc de savoir sur quoi s'est basée l'adhésion, l'engagement définitif. S'il n'a fait que résulter d'une étude plus ou moins approfondie, alors il doit suivre les vicissitudes du jugement que dicta cette étude : s'il arrive que les prémisses de la conclusion paraissent branlantes, tout l'édifice et le jugement final doivent branler, et le doute devient légitime, prudent, obligatoire. Maintenir sa certitude, dans ces conditions, serait s'entêter, par aveuglement, obscurantisme volontaire, obstination faite de suffisance, de fanatisme, de confiance... en quoi donc? En l'infailibilité propre, quand il s'agit d'études complexes?

*La solution.*

Nécessairement, il faut que la certitude de crédibilité soit établie sur autre chose qu'une étude forcément hâtive, incomplète. Car l'Eglise interdit le doute volontaire comme un péché. Sur quoi base-t-elle cette interdiction? Et son enseignement, que jamais un catholique ne peut avoir une raison objective de mettre sa foi en doute? La réponse s'indique d'elle-même : il est nécessaire que

l'Eglise catholique, comme telle, par elle-même, présente des signes de crédibilité immédiats, qui soient antérieurs et supérieurs à tous nos doutes, et aux raisonnements qui leur donnent naissance; des signes qui soient antérieurs et supérieurs à notre confiance dans les hommes d'étude et les savants quels qu'ils soient. Que le contact avec ceux-ci apporte sa part de confirmation rationnelle, et à nos essais d'étude scientifique, et aux motifs humains qui font corps avec la *valeur unique du témoignage*, et à cette valeur elle-même en tant que connue par l'histoire, cela est naturel, normalement requis, comme étant la part humaine de coopération à ce qui vient de Dieu. Mais, seule, la *valeur unique du témoignage* (1), en tant que confirmé par Dieu, peut résoudre la question de principe qui est de justifier l'assentiment absolu, irrévocable, engageant envers Dieu même.

Les considérations qui se dégagent de la crédibilité pour les « tout à fait simples » achèveront de nous en convaincre. Car, au fond, pour les doctes et pour les simples, « crédibilité », (ou crédentité), doivent être de même essence. La différence ne peut consister que dans les contingences humaines accidentelles.

II. RAISONS PERSONNELLES « DES TOUT A FAIT SIMPLES » :  
LA « FOI DU CHARBONNIER »

Nous voici revenus au « charbonnier », dont les mondains se piquent d'imiter la foi candide et simple. Cette croyance « du charbonnier » est-elle vraiment ce que se figurent les gens du monde : une foi sans lumière, sans motifs rationnels? Est-ce faute de « lumière » qu'il peut et doit se contenter de déclarer : « Je crois ce que croit l'Eglise », et laisser dire et argumenter, sans plus l'écouter, le professeur savant et incroyant qui vient pérorer devant lui? Est-ce obscurantisme de sa part ou, au contraire, claire vue de la vérité vraie, de la vérité de vie? Nos gens du monde s'imaginent que c'est uniquement, ou principalement, par peur de l'enfer, dont le curé menace les « mécréants » et, en général, tous « les incroyants », que le brave homme agit ainsi, et ils l'en excusent. Ils se trompent grandement si le charbonnier est réellement un vrai catholique, connaissant bien l'Eglise. Car, en ce cas, il sera plus éclairé que le savant professeur et il s'en rendra compte, ainsi que nous verrons à l'instant. Mais que voit donc le « charbonnier », et qu'est-ce qui le conduit? Qu'est-ce qui lui donne la lumière?

Est-ce uniquement le fait que le curé déclare parler au nom de Dieu? Est-ce pour cela que le bonhomme du peuple le suit? Parce que le curé lui en fait un devoir de conscience, tandis que le professeur, ne parlant qu'au nom de la science, laissant toute liberté à la pensée et à la conscience de chacun, exerce peu d'emprise? En ce cas, la foi de nos simples ne différerait pas de celle du mahométan qui suit son mufti, ou du mormon? Car les muftis musulmans et les initiés mormons déclarent, eux aussi, parler au nom de Dieu. Il faut donc qu'à l'intérieur, dans le contenu des deux religions, comme aussi dans les « signes » qui font apparaître divine celle-là, et non celle-ci, gise la différence essentielle. A la différence intrinsèque, celle qui se montre à la conscience comme venant d'En-Haut, correspondra la différence de qualité dans l'attitude d'âme répondant à l'appel divin. D'un mot : le contenu du mormonisme et les « raisons de croire » qu'il produit valent-ils ce qu'offre le christianisme? Tout est là.

On fait appel parfois à la conviction enracinée, à l'élan de foi des populations, à l'ardeur de prosélytisme, etc. Qu'on prenne

(1) Nous voudrions ajouter : *du témoignage immédiat*, pour les hommes de chaque génération. Pour ceux qui virent Jésus, ce fut son témoignage à Lui, pour ceux qui entendirent les Douze, celui des Douze, recevant toute sa force de la puissance de Jésus et de son Esprit, pour nous, au XX<sup>e</sup> siècle, celui de l'Eglise d'aujourd'hui, puisant toujours à la même source, héréditaire, après les apôtres, de la même plénitude qui fut donnée en Jésus.

donc garde! Qu'on sorte de nos frontières! Les mahométans déploient souvent plus de piété extérieure que ne font nos chrétiens, et les mormons ont leurs apôtres, leurs jeunes gens qui offrent des exemples étonnants, admirables d'abnégation et de zèle. L'attachement des uns et des autres à leur croyance est pour ainsi dire invincible; il a résisté à de dures persécutions. Tout cela peut être indice d'une parcelle de vérité, même au cœur des religions fausses, mais tout cela ne suffit pas à discriminer la seule vraie religion de toutes les autres, lesquelles deviennent fausses et pernicieuses dans la mesure où elles nient celle qui présente la vérité divine complète.

Qu'on se remette donc, le jour où la comparaison des religions troublerait la sérénité de la certitude, en présence de la réalité complète! L'Islam présente des aspects nobles: mais quel fut jamais le chrétien sérieux qui crut de son devoir de passer à l'Islam afin de mieux apprendre à connaître et à servir Dieu? Tandis que ce furent les plus religieux parmi les enfants de l'Islam qui se crurent obligés de se faire chrétiens. Enfin, dans les persécutions des Barbaresques, ou des Turcs, ou des Kurdes contre les chrétiens, la fausseté du prétexte religieux n'apparut-elle pas manifeste? Le mormonisme n'est pas que mauvais, mais faut-il être imbu de préjugés d'éducation chrétienne pour juger, avec certitude absolue, que cette religion est d'une qualité incomplète, à base d'illusions, et somme toute ne répond pas à la dignité et au progrès humains? Renan le proclame, non pas à cause de ce qui lui restait de son éducation catholique, mais en vertu de ce qu'il conservait de droiture naturelle.

Les « croyants » de n'importe quelle religion organisée sont tenaces; ils le sont d'autant plus qu'ils appartiennent à des milieux fermés. C'est tout naturel, et c'est pourquoi cela se voit partout, au sein de l'hindouisme (1) comme au sein de n'importe quelle religion nationale ou ancestrale, aussi bien qu'au sein du catholicisme ou du protestantisme (2). Mais partout aussi se constate ce que nous venons de dire: quand les religions sont en présence, ceux qui se séparent du catholicisme, ce sont les mauvais catholiques, ou bien ceux qui ont perdu le sens de leur foi, tandis que ceux qui quittent hindouisme, bouddhisme, protestantisme, ou n'importe quel culte pour se faire catholiques, ce sont ceux qui ont reconnu un appel de conscience, plus précisément une obligation stricte de faire cette démarche, pour répondre à l'appel de Dieu (3).

Mais encore une fois, à quoi reconnaît-on cet appel de Dieu même, sinon au contenu de vérité de vie, de puissance, de sanctification qu'une religion présente? Or, c'est là un critère qui est à la portée des simples, et c'est celui que Dieu a offert en Jésus-Christ, dans les Douze, dans l'Eglise

\* \* \*

(1) Pour l'hindouisme, voir HUBY, *Christus*, et bon nombre de brochures, bien plus scientifiques qu'elles ne semblent l'être à première vue, dans la collection *Xaveriana*. Voir aussi WALLACE, *Du protestantisme au catholicisme par la route des Indes*, et les écrits des PP. Dandoy et Johanns.

(2) Pour ce passage, voir le livre si suggestif du protestant ED. NEESER, *Du Protestantisme au Catholicisme; du Catholicisme au Protestantisme*, Paris, Editions Attinger, 1921. Des exemples donnés, il ressort que ce furent les intellectuels et les meilleurs, parmi les protestants, qui se firent catholiques, tandis que parmi les catholiques, ce furent ceux qui étaient artistes, sentimentaux, ou qui comprenaient fort mal les doctrines du catholicisme.

(3) On nous permettra de citer à ce que nous écrivions dans notre article: « Raisons personnelles de croire », donné à la *Nouvelle Revue théologique*, 1933, p. 132: « Dans toutes les religions autres que le catholicisme, c'est aux meilleurs qu'il arrive que la conscience prescrive de dépasser, d'abandonner les traditions religieuses ancestrales, afin d'obéir à l'appel divin perçu en une lumière décisive, tandis que, dans le catholicisme, c'est dans la mesure même où l'on est strictement fidèle à sa religion, que la conscience s'affine, s'approfondit, et prescrit de lui devenir plus fidèle encore. Nous renvoyons à la vie de n'importe quel grand saint et à la conscience de tout chrétien sincère.

Enfin, on invoque parfois la « foi établie », celle de la région.

On entend dire aux gens du peuple: « C'est notre religion par ici »; et ce serait là une raison toute subjective, toute relativiste, toute humaine. A la prendre au pied de la lettre, elle autoriserait tous les nationalismes religieux et traduirait une attitude grégaire qui est le parfait contrepied de l'attitude chrétienne (1). En fait, cependant, l'attitude réelle, intime, sera tout autre si l'homme du peuple a compris que sa religion embrasse tous les hommes, que tous sont frères, appelés au salut, dans la vérité complète, et s'il voit des enfants du village non seulement partir comme missionnaires, mais sacrifier toutes choses, dans la sainteté qui tend à être parfaite, pour aller porter l'Evangile au loin. S'il a vu le « signe de la charité par dessus tout, il a vu « un signe de Dieu ».

On entend dire aussi aux gens du peuple: « Nous avons été élevés comme cela, on ne change pas de religion. » Raison de grand enfant (2). Derechef le rationalisme en tire argument: n'est-ce pas par là que s'explique la pérennité de toutes les religions existantes, du bouddhisme aussi bien que du christianisme ou du catholicisme? Mais il ne faut pas s'arrêter ainsi à la lettre, et les mots simplistes du peuple peuvent recouvrir, bien qu'identiques en apparence, des réalités différentes selon les divers milieux et les réalités intimes de la vie d'âme. L'attachement à la croyance héritée du père ou de la mère diffère de nature et de fondement selon qu'on s'y attache principalement parce qu'elle a été reçue d'eux et acceptée par une affection purement humaine, ou parce qu'on a reconnu, dans le legs paternel, les « signes de Dieu ».

Si ce sont des leçons de vertu réellement surnaturelle que l'homme a reçues au foyer, s'il a vu par exemple chez sa mère cette abnégation transfigurante, ce souci de la pureté de la conscience des enfants, qui dépasse absolument ce qui viendrait naturellement de l'instinct maternel, s'il a vu chez son père un désintéressement qui dément l'égoïsme naturel à l'homme, bref s'il a reçu des leçons de véritable vie surnaturelle, il se rend fort bien compte, sans savoir nécessairement l'exprimer, que ce n'est pas pour la vie de ce monde, que c'est pour la vie qui mène à Dieu, que ses parents l'ont aimé, l'ont élevé, comme ils l'ont fait. Mais, en outre, il se rend compte que c'est à l'église, dans les enseignements du curé, que père et mère ont eux-mêmes été chercher les principes qui les ont guidés, principes de sagesse, de lumière, de bonté, sans proportion avec ce qu'inspirent le monde et ses théories. Et si ce que veut dire l'homme du peuple en disant: « J'ai été élevé comme cela », c'est son amour pour cette sagesse et cette bonté, alors ce qu'il a au fond de l'âme, c'est le motif lumineux de la crédibilité chrétienne, à savoir le signe divin reconnu comme tel dans l'humble vertu de ses parents.

En possession de ce signe, pour l'avoir aperçu et saisi, l'homme du peuple, le « charbonnier », est plus éclairé que le savant avec ses théories. Il a ses « raisons personnelles » très rationnelles, profondément humaines, vraies et justes, de préférer l'enseignement de son curé à « la science » du professeur incroyant qui est venu habiter au village.

\* \* \*

Enfin, que vaut comme « raison personnelle de croire » l'argument de la « possession », de la tradition, des églises bâties sur notre

(1) Est-il nécessaire de faire observer que celui qui se contente d'une attitude grégaire, d'une foi reçue du milieu et maintenue pour autant, aura, généralement parlant, une conduite morale proportionnée? Pensant, croyant, ni plus ni moins, que le milieu ambiant, il se conduira comme celui-ci. Ce n'est pas ainsi que pensèrent et se conduisirent les générations chrétiennes des temps de persécution, ni des origines du christianisme. Ce n'est pas l'attitude que requiert l'Eglise, car l'Eglise est instituée pour qu'on s'appuie sur sa vérité à elle et sa bonté, non pas sur le verdict des multitudes, ou les « grands nombres ».

(2) Pour tout ce qui dépasse son horizon borné, le peuple reste toujours enfant. Néanmoins, il est connu que les mères chrétiennes et les pères vraiment chrétiens atteignent un haut degré de sagesse profonde.

sol? On l'entend invoquer par des intellectuels aussi bien que par des « simples ». On l'entend aussi railler : « Il ne s'agit pas ici d'adages juridiques, ni d'arrangements humains pour le bien de la paix, pour terminer ou prévenir des conflits! Dans le domaine religieux, il s'agit de la vérité pure et simple, au regard de laquelle il n'y a pas de prescription possible, et possession ne vaut pas titre. Le tout est de savoir ce que vaut le titre, et l'adhésion ne peut se perpétuer que si la vérité fut, dès l'origine et à jamais, absolue. Que vaut l'argument de « Tradition »? « Croire parce qu'on a toujours cru, c'est bon pour des femmes, ou des enfants! » De semblables critères n'auraient qu'un caractère tout relatif.

Renan compare le christianisme à une de nos cathédrales : *Stat mole sua* », écrit-il. « Sa masse est son droit. Si nous croyons encore de nos jours, c'est parce que les pirates bâtisseurs d'églises nous dominent toujours. Nous sommes chrétiens, parce qu'il leur a plu de l'être. Une bonne servante de Lyon, Blandine, qui s'est fait tuer pour sa foi, il y a dix-sept cents ans, un brutal chef de bande, Clovis, qui trouva bon, il y a près de quatorze siècles d'embrasser le catholicisme, nous font encore la loi (1). »

C'est bien Renan et l'esprit superficiel du rationalisme ou du monde. Expliquant par le phénomène extérieur le fait historique, on croit que tout est dit et on ne s'aperçoit même pas de la vraie cause, de la raison d'être du « devenir historique ».

Il est bien vrai que si Clovis ne s'était pas converti, les Francs et leurs descendants ne seraient peut-être pas chrétiens, et que les destinées de la religion catholique se seraient développées sur un autre plan extérieur. C'est donc pour une part à Clovis que nous sommes redevables de l'établissement, chez nous, de l'Église catholique, des monuments religieux que porte notre sol, de la tradition humaine qui nous a transmis ce que croyait le roi des Francs. Mais il n'est pas vrai du tout que si nous sommes de vrais croyants, si nous avons des « raisons personnelles » de croire, ces raisons nous viennent de Clovis. Ce serait plus vrai quant à l'esclave Blandine, martyrisée à Lyon.

En effet, si nous sommes de vrais croyants, c'est que notre foi répond aux mêmes données surnaturelles, au même trésor incomparable de vie, qui causa la foi de Blandine, comme de Clovis aussi du reste, mais qui resplendit avec une force renouvelée en la pauvre esclave martyre. Ces données surnaturelles, ce trésor, de vie, les chrétiens de Lyon et de Vienne, ceux de toute la Gaule, de Rome et de l'Orient avaient appris à les connaître par la prédication d'hommes tels que saint Irénée, le grand témoin de la foi en Asie, à Rome, en Gaule. Clovis, de son côté, fut amené à cette vie nouvelle par sainte Clotilde et par saint Remy. Irénée, Remy, n'étaient que les chaînons vivants de la Tradition unique, incomparable, se prouvant elle-même par les signes divins de sainteté qui l'accompagnaient, remontant, par les Apôtres, jusqu'à Jésus-Christ. Tradition d'une vie visiblement venue d'En-Haut : tel était le motif de crédibilité auquel avait répondu la foi des chrétiens, des martyrs de Lyon et de Vienne, de l'esclave Blandine.

S'ils se sont livrés et s'ils ont cru de vraie foi chrétienne et si nous croyons après eux, ce n'est pas, au fond, parce « qu'on croyait avant eux ou autour d'eux ». Pas plus que de nos jours les vrais catholiques ne croient parce qu'on a toujours cru. Penser cela, c'est la manière superficielle, chère au monde, de juger des choses religieuses.

Renan, qui a lu et commenté (2), de manière émue, cette admirable lettre, où se trouve raconté le martyre de sainte Blandine et de ses compagnons, s'arrête complaisamment à l'extraordinaire victoire « de la liberté de la conscience humaine » sur les forces

brutales, à l'endurance inouïe que peut inspirer une foi, un idéal religieux. Il ne pénètre pas plus avant. Il n'a pas su comprendre la transformation merveilleuse qui fit de cette pauvre et frêle esclave, comme la mère de toute cette splendide troupe de confesseurs et de martyrs, celle pour qui l'on devait craindre qu'elle ne mourût ou cédât sous les premiers coups (1). On la vit courir d'une torture à l'autre, avec une allégresse et une force qui témoignaient d'une vie nouvelle rendue aux membres torturés, au fur et à mesure qu'ils auraient dû être brisés ou consumés. Renan a manqué de pénétration, parce qu'il n'a pas su sympathiser à fond avec la doctrine chrétienne du sacrifice par amour, de l'union au Christ, union qui rend la vie intérieure, éternelle, plus forte que la vie de ce monde, et qui est parfois si puissante, si rayonnante, qu'elle communique comme les arrhes visibles de la victoire totale et définitive de l'au-delà. Renan a cru pouvoir assimiler nos saints aux « martyrs » du hâbisme (2) et il se contente de cette explication-là. Il a oublié que le Christ avait promis à ses fidèles une vie et une mort qui seraient unies à la sienne, viendraient de Dieu, mèneraient à Dieu.

C'était cette vie nouvelle, visible en Irénée, comme en son prédécesseur à Lyon, saint Pothin, comme en tous les autres chefs d'Église, qui ne formaient avec ces deux saints confesseurs de la foi qu'un corps et qu'un esprit, un cœur et une âme, c'était cette vie nouvelle, incarnée en ceux qui portaient la Tradition de l'Église, remontant vers les Apôtres, issue du Christ, qui avait converti Blandine et les autres martyrs et confesseurs de Vienne et de Lyon, comme elle avait converti les apôtres. Elle convertirait le monde au fur et à mesure qu'elle apparaîtrait parmi les hommes. Les Apôtres l'avaient vue et reconnue, cette vie nouvelle, en Jésus-Christ; ils l'avaient reçue de Lui, et l'avaient transmise; les hommes la reconnaîtraient en eux, et en leurs successeurs, de par le monde entier, à travers les siècles.

Que Clovis se soit converti et, comme d'autres chefs de bande, ait bâti des églises, ce fut là un appoint humain, contingent, qui aurait pu faire défaut, être remplacé par un autre appoint, tout de même qu'il est contingent que tel peuple se convertisse, plutôt que tel autre, ou bien encore qu'il fasse défection. La conversion de Clovis est le point de départ superficiel des destinées chrétiennes du peuple franc, rien de plus. Elle n'est nullement la cause profonde de ces destinées. Mais que les chrétiens, saints ou martyrs, et parmi eux la pauvre esclave Blandine, aient reconnu et accepté la vie même de Jésus-Christ et qu'ils l'aient, à leur tour, fait resplendir d'un éclat renouvelé, ce fut là une participation réelle à la cause profonde du christianisme dans nos contrées. Enfin que, de nos jours, nous puissions et devions encore reconnaître et recevoir cette même « vie nouvelle », la même vie du Christ, qui anima confesseurs, martyrs et apôtres, c'est cela qui nous donne à nous, au XX<sup>e</sup> siècle, en dépit de Renan, antérieurement et supérieurement à toutes les initiations ou discussions scientifiques, la certitude que notre foi est vraie, de vérité non pas seulement relative à nous, mais absolument, définitivement, puisque confirmée par Dieu même, aujourd'hui, comme depuis Jésus-Christ, toujours, partout. Notre « possession » n'est pas d'ordre juridique, elle est de l'ordre des réalités de vie, toujours manifestes, si mystérieuses soient-elles, manifestes et mystérieuses comme Dieu lui-même.

(1) On y lit aussi que le diacre Sanctus retrouvait une vigueur nouvelle dans les nouveaux supplices. Mourant, brisé, tordu, les membres en lambeaux, dans la prison, il hurlait de douleur au moindre contact; lorsqu'on recommença les tortures, on vit les membres se redresser, et le martyre brava les tourments, dans la paix et la joie.

(2) Voir *Les Apôtres*, p. 380. Nous pensons que Dieu fit à ces braves gens aussi des grâces extraordinaires, afin qu'ils pussent rester fidèles à la religion qu'ils avaient adoptée dans la bonne foi, donc en conscience, donc selon la volonté de Dieu.

(1) *Histoire des Origines Chrétiennes*, t. II, *Les Apôtres*, pp. 383 et suiv.

(2) Dans son *Marc-Aurèle*, t. V de son *Histoire des Origines Chrétiennes*. La lettre des Églises de Vienne et de Lyon, d'une authenticité hors de doute.

## § 4. En effet, qu'est-ce que croire?

C'est, du côté de l'homme, appelé, éclairé par Dieu (1), l'acte de vertu par lequel il se livre à son Créateur, précisément parce qu'il a reconnu l'appel divin, la volonté divine. Alors même que l'objet de la foi se propose par des intermédiaires humains, il y a foi divine, si c'est formellement à cause de la vérité divine que l'homme adhère : la vérité révélée par Dieu, reconnue comme telle, étant l'objet de la croyance, tandis que son motif formel, c'est l'appel divin, en d'autres termes, l'autorité de Dieu se manifestant. Dans la mesure où des motifs agiraient quiseraient d'ordre purement humain, il n'y aurait plus que foi humaine. Et s'il y a mélange (2), pour qu'il y ait vraie foi, il est nécessaire que l'adhésion ait pour motif prévalent : cela qui est reconnu comme venant de Dieu. Donc, ni l'éducation, comme telle, ni l'étude propre, ni la science. Dès lors, il peut arriver, semble-t-il, que certains adhèrent matériellement à la foi, c'est-à-dire qu'ils admettent ce qui, matériellement, fait partie de la vraie religion et que cependant, formellement, en conscience, ne croyant pas à la parole divine comme telle, ils ne croient pas à Dieu même, et vérifient le mot de saint Augustin : « Il y en a beaucoup qui semblent être dedans, et qui, en réalité, sont dehors. » Ce sont ceux qui n'auraient qu'une croyance sentimentale, routinière (3), etc. En fait, l'expérience montre que les croyances de ce genre sont à la merci des vicissitudes du monde : elles ne répondent pas à ce qu'exigeait Jésus.

Analysons quelques exemples de foi parfaite.

I. *En présence du Maître unique, Jésus.* — Évoquons telle scène, au bord du lac de Tibériade. La veille, Jésus avait multiplié les pains; tout à l'heure, Il s'était déclaré Lui-même le pain vivant, le pain descendu du ciel, et avait annoncé qu'Il donnerait son corps en nourriture et son sang en breuvage. « Ce langage est dur », avaient dit la plupart des Juifs qui l'avaient entendu, et beaucoup, parmi les disciples, s'en étaient allés. Représentons-nous cette désaffection, cette désertion du grand nombre. Il ne reste autour de Jésus qu'un petit noyau. C'est alors qu'Il se tourne vers Simon Pierre et interroge : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller? » Simon Pierre répondit : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Saint de Dieu » (4) (J. VI, 60-69).

En dépit du monde, du grand monde juif d'alors, Pierre avait sa raison personnelle de s'en remettre à Jésus, totalement, absolument, et cette raison était qu'il avait vu en Lui l'action divine, l'union à Dieu.

II. *Dix, vingt, trente ans plus tard, devant Pierre annonçant Jésus ressuscité*, les auditeurs de Jérusalem, puis d'Antioche, plus tard de Rome, devaient hausser les épaules : Tant de charlatans racontaient des prouesses analogues de leur maître disparu : un charlatan de plus, et un Juif encore, prêchant un autre Juif, un crucifié (5)! Pour croire en Pierre, les esprits et les cœurs droits

(1) Dieu éclaire en faisant voir, quoi donc...? Sinon que la doctrine proposée vient de Lui. A quoi le verra-t-on, sinon aux « signes divins? »

(2) En une créature aussi faible, aussi matérielle que l'homme, le mélange est excusable, et Dieu le permet, pourvu que le motif qui prévaut soit celui qui vient de Dieu.

(3) Il ne s'ensuit pas que les « dehors » du catholicisme, que ses cérémonies soient méprisables. Au contraire : dans la mesure où ces cérémonies aident à comprendre les principes, elles représentent un effort de coopération humaine au don divin; elles sont donc dans l'ordre voulu par Dieu. Mais si elles contrariaient l'intelligence des principes, il faudrait les adapter. Tout ce qui représente une vraie valeur humaine est béni de Dieu, mais non ce qui a dégénéré en routine.

(4) Ce n'est pas le lieu de prouver l'historicité de la scène. Voir HUBY, *L'Évangile et les Évangiles*, notamment au sujet de l'expression « archaïque », à l'époque où l'évangile fut écrit : « le Saint de Dieu. »

(5) Voir ALLO, *Le Scandale de Jésus*, Paris, Grasset, 1927, pp. 217 et suiv., l'étrange spectacle de la multitude de religions et de philosophies à cette époque, du syncrétisme et des superstitions. Tous les lettrés s'en gaussaient.

eurent, comme raison, ce qu'ils voyaient en Pierre, et cela, c'était les mêmes signes qu'en Jésus : l'union à Dieu, manifestée par la doctrine même, par les œuvres, par toute la personne, mais au nom de Jésus.

Autour de Pierre les cultes et les philosophies pullulaient, philosophes et hiéromystes, tous se réclamaient du commerce avec la divinité, tous promettaient la félicité, tous parlaient même de pureté, de rachat, de vertu, d'union à la divinité (1), les multitudes s'enthousiasmaient, s'enivraient, et dans tout ce monde qu'était-ce que Pierre? Peu importait, la puissance de Pierre était en sa doctrine et sa personne, ou plus précisément en ce qui, dans sa personne et sa doctrine, venait de Jésus.

III. *De nos jours.* — Au milieu d'un milliard et demi de païens, de musulmans, de bouddhistes, de centaines de millions de protestants, qu'est-ce que l'Église catholique? Qu'on sorte des frontières de nos pays évangélisés, catholicisés depuis des siècles, et l'Église catholique semble presque perdue dans les immensités : peu importe. Sa puissance de lumière et de conversion est en elle, aujourd'hui comme autrefois en Pierre, dans ce qui, en elle, vit du Seigneur, du Maître unique, Jésus. C'est ce qu'elle professe, c'est ce qu'elle montre. Et c'est parce qu'elle le manifeste à la face du monde entier que, de nos jours encore, ceux-là se convertissent, ou continuent de croire en elle, par-dessus tout, qui apprennent vraiment à la connaître telle qu'elle est, de par sa Tradition, son institution, sa puissance de réalisation, quand les faiblesses et les trahisons humaines ne paralysent pas son action. A cette condition, cette puissance d'action apparaît toujours, comme celle de Pierre, celle de Jésus lui-même. Il est visible qu'elle renferme le secret de la vraie vie, celle qui unit l'homme au Vrai et au Bien absolu, celle qui l'unit à Dieu d'une manière qui ne peut venir que de Dieu. C'est ce que nous montrerons dans un article ultérieur quand nous exposerons les réalités vivantes de l'Église : le signe de Dieu en elle.

## RÉSUMONS ET CONCLUONS

Nos « raisons de croire » doivent nous être personnelles, nous appartenir réellement.

Si elles consistent dans les motifs que nous avons de faire confiance à autrui, il faut que nous sachions bien la valeur rationnelle humaine, absolue, de ces motifs. Si c'est à l'Église que nous faisons confiance, plutôt qu'aux savants ses adversaires, ce ne peut être à l'Église en tant que corps savant, mais en tant que témoin unique, incomparable, possédant des « signes de la vérité que ne possèdent et ne présentent pas les savants ».

Il est nécessaire que ces signes de vérité autorisent un assentiment définitif, irrévocable, absolu, comme à Dieu même. Seuls des signes reconnus comme venant de Dieu autorisent pareil assentiment. Rationalistes et protestants prétendent retrouver Jésus mieux que l'Église ne sait le faire, à l'aide de leurs investigations critiques. Petits hommes, nous tous, nés à vingt siècles de distance des Évangiles et de Jésus, pourrions-nous vraiment nous hisser ainsi, de manière à bien voir et à discerner par nous-mêmes dans le passé lointain la réalité historique du surnaturel? C'est la prétention protestante. Nous, catholiques, nous en sommes assurés, mais parce que le passé vient à nous; puisqu'il est continué, transmis, visiblement, manifestement, par les mêmes réalités indéniables qui constituaient « le signe divin » en Jésus, en Pierre.

Saint Augustin écrivait : « Les premiers disciples virent Jésus; ils ne virent point l'Église, ils virent la tête et, par la tête, ils crurent au corps. Qu'est-ce que nous voyons qu'ils ne voyaient pas? L'Église. Qu'est-ce que nous ne voyons pas qu'ils ont vu? Jésus.

(1) Voir le tableau si parlant qu'en ont tracé le P. ALLO, dans *Le Scandale de Jésus*, Paris, Grasset, pp. 216 et suiv. et le P. LEBRETON, dans son t. II de *Les Origines du dogme de la Trinité*.

sous la forme humaine. Et de même que ceux-là en le voyant crurent au corps, ainsi nous, qui voyons le corps, croyons à la tête. »

Tout catholique digne de porter son nom de catholique a devant lui, ou plutôt en sa possession sûre, des « raisons personnelles de croire », très rationnelles, les plus nobles qui soient. Il peut et doit juger : « Quoi que disent et pensent les savants, je suis sûr. Car les réalités de vie, les titres de créance que me présente l'Eglise ne peuvent pas ne pas représenter la vérité absolue. Ce sont des réalités d'une telle fermeté et d'une telle beauté, d'une telle hauteur et d'une telle profondeur, d'une telle noblesse et d'une telle simplicité, qu'elles ne peuvent pas ne pas venir de Celui qui est le Vrai vivant et le Bien souverain. Et ces réalités si fortes investissent une chaîne de témoignages qui sont, eux aussi, les plus beaux et les plus irréfragables qui soient : les témoignages d'hommes qui ne cherchent que la vérité, la vérité divine et la vérité humaine, à tout prix ; et qui, une fois qu'ils l'ont eue trouvée, ont sacrifié leur vie pour la garder. En cette recherche, en ce sacrifice, ils ont trouvé une force de paix, de soumission et d'amour qui, elle encore, portait la trace de Dieu. En vérité, ma foi n'est pas en fonction des vicissitudes de la science ; elle repose sur « les signes divins », qui me font croire au témoignage de ceux qui m'enseignent que *Dieu a parlé* ».

Entre Dieu et l'âme, il ne se peut pas qu'il y ait l'intermédiaire du verdict des savants. L'Eglise, elle, n'est pas un intermédiaire ; au contraire, elle place l'homme immédiatement en présence de l'action et de l'appel divins. Cette action, cet appel se manifestèrent dans leur plénitude en Jésus-Christ ; c'est de cette plénitude que l'Eglise vit et fait vivre à travers les siècles. De même que Jésus-Christ, en son nom, par sa puissance, l'Eglise mène les hommes à Dieu, jusqu'à les unir à Lui.

M. CLAEYS BOUUAERT, S. J.

## Henri Duparc<sup>(1)</sup>

ou de

### « L'Invitation au voyage », à la Vie éternelle

Au refrain de Franck : *j'aime*, lorsqu'il entendait une œuvre musicale lui semblant belle, celui du Duparc correspond : « *Je veux être ému!* »

Avec gentillesse d'ailleurs, il reconnaissait lui-même son goût pour cette phrase significative, ce juge sévère, quand il s'agissait de l'émotion esthétique : « Cette recherche de l'émotion donne la raison de notre préférence pour Rembrandt et les primitifs », écrivait-il un jour à Chausson. « Elle prouve aussi que dans deux ans nous serons trentenaires : c'est la crise de notre âge. »

« Je veux être ému! » Que de fois nous retrouvons le refrain dans l'admirable correspondance inédite de Duparc avec l'auteur d'*Arthus*.

Le musicien qui tant nous émeut, par des moyens ensemble nobles et si nouveaux, était né à Paris le 21 janvier 1848. De vieille famille bourgeoise (originaire du Calvados mais installée dans la capitale depuis plus de cinq générations), Henri Foucques-Duparc avait fait ses études au collège des Jésuites de Vaugirard dont Franck était le maître de musique. Le Séraphin avait révélé les splendeurs de Gluck au jeune homme, tandis qu'il préparait ses

humanités. Un peu plus tard il faisait de lui son disciple le plus assidu, répétant peut-être trop à cet artiste inquiet, perpétuellement en méfiance contre ses dons : « Ecrivez peu, mais que ce soit très bien. » N'est-il pas touchant de penser qu'en 1888 c'est à Duparc, élève d'hier, que Franck dédiera son immortelle *Symphonie*.

Comme Bréville, comme Chausson, et sans plus grand enthousiasme qu'eux et d'autres copains de la « bande à Franck », Duparc fait son droit tout en travaillant l'harmonie. Plus importante est pour lui la révélation de la 9<sup>e</sup> *Symphonie* de Beethoven qui précède sa connaissance de Wagner (1).

Le dieu de Bayreuth, qu'il ira visiter souvent et entendre en Allemagne, fortifie Duparc comme Chausson et d'Indy, dans ses idées musicales. Pourtant, Duparc avant sa vingtième année publie d'humbles piécettes pour piano : *Feuilles volantes*. Volantes, oui, car autant en emportera le vent. L'éditeur ayant estimé trop long le nom du musicien, a supprimé d'autorité la première partie de son patronyme.

Duparc place au-dessus de tous les musiciens le Beethoven non seulement de la *Neuvième*, mais des derniers *Quatuors*, puis Gluck, chantre d'*Orphée*, et Bach dont les *Cantates* l'émeuvent totalement parce qu'elles atteignent, écrit-il, à la définitive perfection.

Parmi les modernes, avant d'avoir entendu Chausson et d'Indy, c'est surtout Castillon qui l'attire ; Castillon, disciple chéri du Séraphin, mais que Duparc connaissait avant d'avoir été présenté à Franck : n'est-ce pas lui qui paya l'audition chez Pachelbel de ce *Psautre* dont Saint-Saëns déclarait : « C'est mal foutu, mais c'est du génie (2). »

Treize *Méodies* constituent tout le glorieux bagage de Duparc qui arrête son œuvre en 1885, s'exile en Suisse puis dans le Sud-Ouest, à Pau, et à Tarbes... D'aspect si robuste, si énergique (mais il est intoxiqué par la cigarette), Duparc n'écrira plus une note jusqu'à sa mort (1933)... A quelqu'un demandant des détails sur sa vie, il répondait avec une fière modestie : « J'avais vingt-trois ans quand je composai *l'Invitation au Voyage*, et vingt-quatre quand j'achevai *Phydilé* au cap Brun », notant encore qu'il n'avait pas achevé ses cours d'harmonie lors de ses premières *Méodies*, fortement revues et modifiées pour leur publication, longtemps après le premier jet.

Il avouait vivre dans le regret de ce qu'il n'avait pas fait sans

(1) En 1873 Duparc donne un Nocturne pour orchestre : « Aux Etoiles » faisant partie du « Poème nocturne » joué à la Nationale en 94 (3 parties) et détruit par Duparc. Duparc a inscrit cette pensée du R. P. Gratry, en exergue : « La lumière sidérale des nuits ! Qui peut savoir les vertus secrètes de cette lumière si humble, mais venant de l'immensité ! »

Puisque je viens de citer une phrase mystique chère à Duparc, et qui lui inspira une composition qu'il ne détruisit pas, il est bon d'apprendre aux lecteurs qu'il avait un grand penchant pour la littérature russe ainsi que pour le théâtre d'Ibsen, qu'il se plaisait à commenter. Ami de Samain, il l'était aussi de Leconte de Lisle. A son sujet, il écrivait à Chausson en 85 : « A-t-il au moins compris la stupidité de faire des hexamètres quand on écrit pour des musiciens ! » Cet admirateur fanatique de Baudelaire, excusant le poète des *Fleurs du Mal* de son côté démoniaque, comme d'une folie, avait un grand penchant pour Verlaine et pour Vigny, « janséniste qui s'ignore », éclectique, il déclarait à propos de Lamartine : « La fin du Vallon, on ne peut pas faire mieux. » Nous ne pouvons négliger son enthousiasme intense et durable pour la *Guerre et la Paix*, de Tolstoï : « Jamais œuvre littéraire et psychologique, écrit-il à Chausson, ne m'a fait une plus profonde impression. »

En 74, aussi, « Valse » (inédite) qui devait faire partie de la Roussalka. Et une symphonie d'après la Ballade, Lénore (Nationale 75 et Pachelbel 76). En 68, Duparc, âgé de vingt ans, publie cinq *Méodies* dont il ne conservera que *Soupir* et *Chanson triste* ; en 69, *Au Pays où se fait la guerre* (intitulé d'abord *Absence*) ; en 70, il écrit *l'Invitation au Voyage* ; en 71, *la Vague et la Cloche* ; en 74, *Elégie* ; en 78, *Extase* (qu'il disait à Bréville avoir écrite exprès en style de Tristan, parce qu'on lui reprochait son wagnérisme) ; en 79, *le Manoir de Rosemonde* ; en 80, *la Sérénade florentine* ; en 82, *Phydilé* ; en 83, *Lamento et Testament* ; en fin 84, *la Vie antérieure* ; toutes, sauf *la Vague et la Cloche*, conçues pour voix et orchestre.

(2) De Saint-Saëns, Duparc disait : « Il a avalé une pomme pas mûre. » Parmi les tout modernes, c'est Stravinsky qui intéressa le plus Duparc, et Darius Milhaud qu'il appelait *l'invertébré*.

(1) Ces pages inédites sont extraites d'un volume à paraître prochainement sous le titre *Musique de l'Amour*, chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris.

s'occuper du peu qu'il avait fait. « Bien des personnes croient que j'ai des quantités d'œuvres dans mes cartons. Il n'en est rien. Je n'ai que quelques notes au crayon qui n'ont d'intérêt que pour moi et que j'avais prises au jour le jour dans l'espoir qu'il me redeviendrait possible de travailler. »

Sans doute il écrit une valse en 87, mais la renie aussitôt. Et en 88 il confie à un ami : « C'est affreux d'être névropathe comme je le suis ! Pour la moindre chose l'on est anéanti, annulé ! » S'il met debout cinq mesures par jour, c'est pour les recommencer le lendemain, et pourtant pendant des années il ne perdra pas tout espoir.

Quand on regarde la dernière photographie du musicien — regard clair derrière les lorgnons, moustaches conquérantes, cheveux brossés en arrière, visage sans rides, — on demeure confondu de sa jeunesse, on a peine à croire à la vérité. Est-ce bien là celui qui ne recevant personne, entouré de sa subtile compagne et de ses enfants, répondait au pianiste Planté lui proposant une cure de musique :

« Ah ! ça non ! ne vous froissez pas, mais plus la musique est belle, plus elle me fait mal. »

Est-ce celui qui en sanglotant quittera la place à Blanche Selva venue lui faire de la musique après un concert :

« J'ai été obligé de m'en aller : c'est comme si le père Franck était là ! »

— « Je vous l'ai dit, murmura alors M<sup>me</sup> Duparc, c'est trop pour lui... (1) »

Nous comprenons ainsi qu'après avoir mis le meilleur de lui-même dans le drame de la *Roussalka* inspiré de Pouchkine (Chausson poussa souvent Duparc au travail, et tenta de chasser loin de lui le découragement), soudain il détruisit l'œuvre de fond en comble; cette œuvre, son souci dominant durant tant d'années, il la détruisit presque comme un coupable, ce magnifique innocent, sans en rien dire aux siens sinon après l'incendie. Et puis, voyant leur chagrin, il essaya de se rappeler ce qu'il avait écrit; mais n'étant pas satisfait de ce travail nouveau, il détruisit le tout, de façon définitive.

Et tout cela, parce qu'il estimait alors que seule la musique pure ou le chant grégorien sont véritablement du domaine musical, tandis que la conjonction de la parole et de la musique lui semblait une forme imparfaite d'expression, au point qu'il eût interdit la publication de ses mélodies s'il en eût été temps encore.

Il faudrait insister beaucoup sur ce point : nous serions alors en droit peut-être d'apercevoir qu'il y eut dans l'arrêt prématuré de cette vie artistique autre chose qu'un état morbide dû à une mauvaise circulation nerveuse.

Je m'en voudrais donc d'insister — à quoi bon ! — sur le long martyre de l'artiste, sur cette existence comme coupée et qui se prolongea bien au delà de la quatre-vingtième année. Il y a sur Duparc tant d'autres choses, et si belles, à dire ! Il y a, non seulement sur l'immortel chantre de l'*Invitation au voyage* et de la *Vie antérieure*, mais sur l'homme, tant de beautés inconnues à révéler ! Même, il y a sur le grand chrétien que fut Duparc, et de plus en plus dans son ascension vers la lumière, une étude si intérieure à faire, montrant l'artiste navré à mort, se dégageant petit à petit de toute enveloppe matérielle et faisant don total de ses pensées à Dieu !

Ainsi se renouvelleront les éblouissements que nous avons

(1) Continuant pourtant d'aller au concert, longtemps après avoir terminé son œuvre, un jour il mit mal à l'aise sa voisine tant il semblait souffrir pendant une audition : Eléonore Blanc ne reconnut pas, quelque temps après, Duparc dont elle venait de chanter les Mélodies et à qui elle avait demandé d'être présentée. Elle fut même très déconcertée en voyant un Duparc simple « comme tout le monde », « soigneusement habillé » : elle se contenta d'un petit « oh ! » qui en disa t long.

éprouvés au contact de Chausson et de d'Indy, en connaissant mieux celui de la « bande à Franck » que le Séraphin, on le sait, considérerait comme le mieux doué de ses disciples.

Il ne faut jamais oublier, quand on veut toucher à son œuvre avec des mains pieuses et dignes d'elle, qu'il disait volontiers des phrases comme celles-ci : « J'ai détruit au moins autant de pages que j'en ai écrites. Il le disait, parce qu'esprit trop critique, plus critique encore que son cher Chausson, il avait la phobie de l'imperfection. Ses mélodies n'en sont-elles pas une éclatante preuve (1) ? Il se considérait comme un bien humble personnage, ne touchant même pas de droits d'auteur (il avait dit une fois à un éditeur : « Emportez ça, si ça vous fait plaisir. ») Estimant que sa biographie n'était guère plus intéressante que son bagage musical, Rouart lui demandant en 1900 des notes sur lui, utiles à la divulgation de son Recueil, Duparc répondait, toujours bonhomme, ensemble ironique et douloureux, par une boutade : « Je n'ai même été ni communard ni caillautiste, au contraire; et je ne suis tout à fait sûr que de deux choses : la première, c'est que je suis né à Paris le 21 janvier 1848 (deux dates qui semblaient plutôt me prédestiner à être révolutionnaire!), la deuxième, c'est que je ne suis pas encore fortement défunt, comme disait le gros Husson... » Après avoir mentionné les vains efforts de Franck pour faire de lui un pianiste en lui faisant anonner un air de la Fanchonnette et la prière des Bardes, il ne convient même pas que le Séraphin fit de lui un musicien : ce serait trop ! il reconnaît seulement que Franck lui apprit la musique... Jamais Duparc n'eut d'autre guide que celui qu'il appelle son incomparable maître.

Mais il ne dit pas tout..., bien qu'il conclut : « Voilà tout mon *curriculum vitae*; vous voyez que c'est très ordinaire. » D'abord, il passe sous silence ses fonctions « absorbantes » de maire de Marnes-la-Coquette. Quel maire ! N'est-il pas appelé un jour de toute urgence pour constater un cambriolage dans la maison d'une M<sup>me</sup> Zieger. En approchant de la villa, M. le Maire entend d'admirables vocalises, il oublie la raison de sa venue, pénètre enfin dans la demeure : c'est celle de l'Alboni. On imagine les heures de musique que s'offrirent l'un à l'autre les deux artistes..

En me contant cette jolie anecdote inédite, le fils de Duparc ajoute : « Le maire constata plus ou moins le dégât. »

Et puis Duparc omet dans son *curriculum vitae* son goût actif pour la peinture, son don tout à fait évident à exprimer par des aquarelles, des sépias ou des pastels la poésie tendre ou farouche d'un paysage. Harpignies, que Duparc rencontre à la Bourboule en 83, développé cette tendance artistique. Et il m'a suffi d'être mis en face de quelques pages peintes par Duparc, et encadrant le beau portrait de sa mère par Henri Regnault, pour acquiescer au jugement d'un critique, déclarant qu'il reste de Duparc des aquarelles faites en Irlande ou en Suisse aussi belles que ses mélodies (1). Je n'oublierai pas l'impression que me fit une étude d'arbre dépouillé de ses feuilles, solitaire parmi la plaine, tendant ses bras dans le vent vers le ciel, et traduisant peut-être la pensée la plus intime du maître disparu... Il l'exécuta en 1906, place Saint-François Xavier, pour essayer des bâtons de Chine. Voyez, me murmurait M. Charles Duparc, voyez : l'on dirait d'une illustration de sa mélodie : *Testament*. »

De même que par les dessins de Victor Hugo on entre plus directement en contact avec les rêves du poète, à contempler ce lavis on se surprend à comprendre mieux certains détours de l'âme de Duparc. Dans le grand salon de Mandégourat où le plus tendre des fils communie dans le culte du plus tendre des pères, il est impos-

(1) N'est-ce point Massenet — le fils de Duparc me l'affirme — qui déclarait *Phylilé* une œuvre aussi absolue que *la Marguerite au rouet*, et qui volontiers disait autour de lui : « Mieux vaut n'avoir fait qu'une chose comme celle-là qu'une œuvre nombreuse et imparfaite. »

(1) De sa mère, puisque je l'ai nommée « une maîtresse femme », déclare son petit-fils, il tenait un remarquable esprit d'organisation.

sible de n'éprouver pas l'impression la plus fortement pure, quand on interroge d'un peu près l'arbre solitaire...

Cet arbre, comme ceux qui ont beaucoup vécu et beaucoup vu, sait que l'*Invitation au voyage* est un leurre, un leurre le *Beau Manoïr de Rosemonde*, et lue dans la désolation de l'hiver tout est *Lamento*, tout *Chanson triste*, tout ici-bas aussi houleux que la *Vague* répondant à la *Cloche*, et que, pour se résigner à traverser la froide vallée des larmes, il faut penser à la *Vie antérieure* en évoquant la vie éternelle.

CHARLES OULMONT.

## Comment sommes-nous logés ?

A bonne enseigne, paraît-il. C'est le mot d'ordre. Soyons optimistes. Nos gouvernants affirment que le salut est de ce côté-là. Ils ont raison. La bonne humeur n'a jamais nui en rien ni à personne aussi longtemps qu'elle n'engendre pas l'insouciance.

Après ce préambule je dois bien dire que mon intention n'est pas de parler ici du caractère et des variations de notre standing national. Evidemment ce problème répond aussi à la question : « Comment sommes-nous logés ? » Mais on voudra bien pour un temps rendre leur vrai sens à ces mots et considérer avec l'auteur *comment les Belges habitent*.

En Belgique, les plus pauvres consentiront tous les sacrifices de la misère et de la faim pour vivre sous un toit. Nous ne connaissons pas les clochards sans gîte. D'ailleurs nous supporterions difficilement que l'un de nous déchoie au point de chercher refuge sous un porche ou sous un pont. Cela se voit à Paris et à Londres. Cela ne se voit dans aucune ville belge. Cependant il ne manque chez nous ni de porches, ni de ponts, ni d'indigents — et le nombre de ces derniers va même, hélas ! en augmentant. Mais pour ceux-ci on entretient et multiplie les asiles, les refuges, les maisons-Dieu.

Nos maisons-Dieu ont ceci de caractéristique qu'à l'encontre de celles existant à l'étranger, elles se composent d'un certain nombre d'habitations individuelles où vit, soit un vieillard seul, ou un ménage âgé. La plupart de ces maisons-Dieu, celles de Bruges notamment, dénommées *Godshuizen*, datent de plusieurs siècles, ce qui prouve que déjà sous Charles-Quint, les vieux pauvres aimaient finir leurs jours tranquillement dans une maisonnette qu'ils pussent croire bien à eux. Aujourd'hui, celles de ces demeures pittoresques, inconfortables et exigües qui subsistent sont encore très demandées. Les gens âgés les préfèrent aux chambres de l'hospice, spacieuses et claires sans doute, mais où ils se sentent moins libres de leurs paroles et de leurs mouvements.

Un goût inné d'indépendance chez le Belge explique sa prédilection pour la demeure individuelle ou plus exactement familiale. Il ne vient pas volontiers à l'immeuble divisé en appartements, et s'il adopte cette formule moderne c'est avant tout par nécessité. Dans beaucoup de villages allemands ou espagnols la population est toute groupée dans quelques maisons, chaque famille occupant deux ou trois pièces. L'espace, les matériaux, le temps et l'argent ne manquent pas pour construire. Mais ces gens n'y songent pas. Ils ne souffrent aucunement de cette promiscuité, de cette cohabitation. Au contraire, leur manière de vivre répond à leurs besoins et à leur caractère. Indépendamment de tout esprit

militariste, l'Allemand a le goût d'une vie approchant de celle de la caserne. Quant à l'Espagnol, il lui faut du grouillement humain et il en trouve à satiété dans le vaste caravansérail où, avec beaucoup d'autres, il a établi ses misérables pénates.

En Belgique l'habitant a un très grand amour-propre individuel; il est jaloux de soi, de ses prérogatives, de son bien. Aussi pour quelques centaines ou quelques milliers de familles citadines contraintes par les circonstances de vivre dans des appartements souvent étroits, des millions d'autres connaissent la joie de posséder ou du moins d'occuper une maison à elles. La maison est le bien le plus cher au Belge moyen, ouvrier, paysan ou petit bourgeois. L'étranger qui voyage chez nous s'étonne souvent de voir des villes entières composées exclusivement de maisons « particulières », alors que notre population est une des plus denses du globe. On est surpris que sur un sol aussi précieux que le nôtre, chaque mètre carré ayant son emploi, on n'ait pas depuis longtemps entrepris de construire en hauteur. Chose paradoxale, le premier building édifié en Belgique fut construit à Anvers par un vaste organisme paysan. Or le paysan belge, le Flamand surtout, a toujours bâti en largeur, et il a longtemps répugné à mettre un étage à sa maison. La ferme occupe une large surface bâtie, toutes les pièces du corps de logis étant de plain-pied, et cette conception architecturale est très proche de l'ancienne villa romaine. A l'ancienne habitude de construire bas il y a sans doute des raisons d'ordre climatérique. Mais celles-ci n'expliquent pas tout, puisqu'aujourd'hui l'habitant de nos campagnes ajoute un étage à sa maison, et que cet étage résiste bien au vent comme à la pluie; on sait d'ailleurs que nos ancêtres excellaient à construire en matériaux solides, capables de résister aux plus fortes bourrasques. Il y a peut-être une autre explication dans l'ignorance où étaient les campagnards de tout confort. Vivant dans une salle commune, y mangeant et y dormant, ils n'eussent su quel usage faire de chambres construites au-dessus de cette salle commune. En fait d'étage un grenier suffisait; il servait de remise et pour les récoltes et de pigeonnier. Telle est encore l'affectation actuelle de ce grenier dans beaucoup de fermes.

Cependant le campagnard a cessé d'être indifférent aux avantages d'une habitation spacieuse. Depuis quelques années, il ajoute volontiers à sa maison soit une annexe, soit un étage. Et si un certain nombre, un nombre même considérable, de demeures paysannes n'ont pas encore été ainsi transformées, c'est qu'elles sont habitées par un autre que le propriétaire; celui-ci hésite à faire une dépense considérable dont il ne tirera aucun profit matériel immédiat. Il faut convenir, au surplus, que le visage pittoresque de nos campagnes souffre atrocement des fantaisies architecturales auxquelles se livrent certains petits entrepreneurs de village, aussi bien lorsqu'il s'agit de modifier une construction ancienne que lorsqu'il s'agit d'édifier une habitation nouvelle.

Car nos populations rurales se sont mises à construire, elles aussi. Elles estiment d'abord que l'investissement immobilier est le meilleur emploi à faire de leurs économies. Et elles ont le désir légitime d'être mieux logées.

Le campagnard, le villageois, le paysan qui décide de bâtir une maison s'adresse à un entrepreneur, et il lui indique le montant de la somme qu'il veut y « mettre ». Souvent cet entrepreneur cumule les fonctions d'architecte, et, s'il est simple maçon, comme il arrive, on devine le résultat! Aussi les campagnes belges, flamandes principalement, sont aujourd'hui encombrées de maisons horribles qui étalent sans pudeur dans les villages et le long des routes leurs briques jaune d'œuf ou rouge sang, leurs portes et fenêtres bariolées, leurs façades encombrées de tarabiscotages ridicules. Chaque semaine voit ainsi surgir du sol des monstres nouveaux. Ce n'est plus de l'architecture; c'est de la tératogénie.

L'émulation entre petits propriétaires que personne ne guide exige qu'on fasse toujours « mieux » ; plus c'est cher, plus c'est beau. Or il faut considérer ceci : lorsque l'architecte ou l'entrepreneur a affaire avec un homme des champs, rarement connaisseur des techniques architecturales ou admirateur résolu de l'une d'elles, il peut aisément faire adopter par son client le genre de construction que lui-même préfère. Il semble donc qu'une action, un effort puisse être tenté pour préserver le visage des campagnes belges. Celles-ci par l'envahissement du « style de banlieue » actuellement en faveur risqueraient de ressembler bientôt à un vaste faubourg.

Ce danger est moins grand dans certaines régions wallonnes, notamment dans l'Ardenne. En effet, l'usage très répandu et relativement peu coûteux, étant donnée la proximité des carrières, de la pierre et de l'ardoise, fait que le plus médiocre entrepreneur-architecte peut construire des maisons d'un aspect assez agréable. Il faut qu'il soit extraordinairement maladroit pour parvenir à « construire laid » avec de tels matériaux. Evidemment de l'emploi généralisé de ceux-ci il résulte une certaine uniformité qui dans une région autre serait peut-être lassante. Toutes les façades, tous les toits sont gris. Mais cette tonalité ne nuit pas à l'esthétique dans le cadre de la Haute-Belgique où les paysages et les perspectives naturelles atteignent à une très grande diversité. Notons en passant que M. Paul Claudel semble avoir compris cette harmonie mieux que personne au cours d'une lecture faite récemment par lui au Palais des Académies; l'assistance goûta beaucoup son éloge de l'ardoise des Ardennes, facteur considérable dans l'atmosphère du terroir.

Voilà pour le visage de l'habitation rurale en Belgique. Cette habitation a un caractère propre qui la distingue nettement des maisons groupées dans les agglomérations. La demeure paysanne a une affectation particulière et une structure adaptée à cette affectation; cela fait qu'elle est bien la demeure du paysan, de l'agriculteur, et de nul autre. Elle porte la marque d'un métier, d'une profession déterminée, à la différence des maisons ouvrières ou bourgeoises qui portent la marque d'un état social. Ceci encore une fois est spécifiquement belge. En Angleterre le cottage du wattman ne diffère pas tellement de celui du colonel retraité, et Dieu sait cependant si les classes sociales existent dans ce pays! Mais ces classes vivent en aimable entente et n'éprouvent pas le besoin de s'écraser par un nombre plus grand de fenêtres ou une

hauteur plus impressionnante de pignon. Chez nous, au contraire, on se fait une guerre de façades. Très peu de nos compatriotes ont la sagesse de ce vieux monsieur à qui j'entendais reprocher de n'avoir plus repeint depuis longtemps les murs extérieurs de sa maison, et qui répondit : « L'huile sur la façade, c'est bien. Mais je la préfère dans ma salade. » Nous connaissons beaucoup d'exemples de rentiers et de bourgeois que la crise a mis au régime des flageolets, et qui supportent volontiers les privations plutôt que de quitter la grande maison qui est le signe distinctif de leur rang. Aucun sacrifice ne paraît trop lourd pour sauver leurs huit mètres de trottoir. Beau sentiment, dira-t-on. En effet, et ce sentiment se confond précisément avec la tradition sociale. Cette tradition a d'ailleurs commencé d'exister également chez l'ouvrier. A présent il veut sa petite maison, et s'il ne l'a point, il sera moins considéré par ses semblables. Quant au rentier, au petit commerçant, il est plus que nul autre attaché à l'habitation qui représente son standing aux yeux du passant dans la rue, aux yeux du visiteur qu'il accueille chez lui.

\* \* \*

Je constate que ces pages eussent mieux fait de s'intituler : « Derrière quoi sommes-nous logés? », puisqu'il y fut exclusivement traité de l'aspect extérieur de nos maisons. C'est qu'en Belgique on découvre bientôt à cet aspect extérieur une éloquence, un intérêt d'abord insoupçonné. Il y a beaucoup de choses à dire. Et je n'ai pas épuisé le sujet! Ainsi le moment est peut-être venu de prendre position dans la querelle des tendances architectoniques anciennes et modernes. Mais je m'en garderai bien, n'étant pas autorisé pour le faire.

Peut-être un jour aurons-nous la fantaisie de regarder par les fenêtres, d'ouvrir les portes, ensemble, afin de faire peser le péché de curiosité sur plusieurs. Dans ces maisons de la ville et des champs il serait intéressant de dénombrer les salles de bains, d'examiner le mobilier, de voir ce qu'on mange, bref d'étudier la manière de vivre de l'habitant. Mais notre incursion devra être faite à l'improviste, comme une surprise-party non concertée. Pour le succès de l'enquête il s'agit d'éviter une réception au foie gras, soit dit sans offenser nos compatriotes qui se croient souvent tenus de mobiliser le traiteur et des larbins mercenaires dès qu'il s'agit de recevoir quatre chats.

HUBERT D'YDEWALLE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Au vieux Saint-Michel

##### Discours de M. Henri Goffinet.

Le clou du Centenaire du Collège Saint-Michel, son nom de baptême, de Saint-Jean-Berchmans, son nom de confirmation — selon la spirituelle distinction introduite par H. Goffinet pour mettre d'accord Anciens et Modernes — serait bien le discours qu'il a prononcé à l'assemblée générale.

Orateur de marque, cérébral et pathétique à la fois, il a reçu le baptême de la renommée par sa conférence, originale et profonde, sur Pascal et il l'a confirmée par divers discours de circonstance et son Eloge de Berryer. Invité à prendre la parole aux fêtes « michaëlesques » il a saisi cette occasion, ancien élève qui fut

sur les bancs de ce collège pendant sept années, de payer à ses anciens maîtres le tribut de sa reconnaissance. Il l'a payé en prince avec sa belle éloquence.

Habile avocat, il a présenté l'apologie des Jésuites sous couleur de panégyrique; il les défend en les louant de leurs défauts, il prend occasion des griefs pour vanter leurs vertus. Parlant devant un auditoire où les « moins de quarante ans » étaient certainement la majorité, il devait un coup de chapeau aux « révolutionnaires catholiques », en faisant finement observer que, grâce à l'usage rapide des mots, le terme *révolution* s'emploie élégamment aujourd'hui comme synonyme de raffermissement de l'ordre, d'extension des pouvoirs de l'Etat, rénovation religieuse du pays, bref, à peu près, tout le contraire de ce que ce mot signifiait jusqu'il y a quelques mois.

Et je dirai tout de suite que ce que j'ai le plus admiré dans ce plaidoyer des Jésuites présenté par l'ami enthousiaste de Pascal,

leur plus terrible adversaire, — ce contraste ajoutait au piquant de l'éloge, — c'est chez ce descendant de Vander Noot, chef des Statistes, la pondération et la sérénité du jugement s'accordant avec les élans du cœur, le robuste optimisme devant les troublantes perspectives de l'avenir, l'art de jeter des ponts entre les anciens qui s'inquiètent et les jeunes qui piaffent d'impatience. Je crois bien que chez ce pascalisant l'esprit de finesse et l'esprit géométrique s'unissent à proportions égales.

Cette alliance se révèle déjà dans la première partie, presque personnelle, évocation des années passées au vieux Collège « âge d'or » — à distance — que je signale rapidement. Voyez ce portrait finement croqué du P. Beyaert : « Tout était petit en lui, sauf son cœur, son âme et la longue expérience qu'il avait des petits... Ah! le brave homme, enflant la voix, fronçant le sourcil, pour dissimuler son débonnaire sourire; grondant toujours pour être plus sûr de ne punir jamais. »

On goûtera fort aussi — ceux qui l'ont connu surtout — le portrait du P. Goffinet avec lequel le jeune Henri avait l'honneur de cousiner et qui, historien estimable du Luxembourg, « rat de bibliothèque » l'avait reçu dans la bibliothèque des Bollandistes installés à cette époque rue des Ursulines, où, sans doute, il était venu travailler.

« C'est ici qu'on travaille au plus grand ouvrage du monde. » Le petit cousin fut sidéré d'admiration en entendant cette parole révélatrice des *Acta sanctorum* qui se grava pour toujours dans sa mémoire. Mais pour parvenir à la chambre occupée par son parent jésuite « grandes lunettes sur nez en bec d'aigle », il fallait gravir le solennel escalier que le *Primus* montait « le cœur battant » pour porter au P. Recteur le registre des concours. « On ne goûte bien la gloire qu'à douze ans. C'est certain. »

Cette anecdote sert de transition à l'autre partie, de l'œuvre des Bollandistes; si imposante qu'elle soit, on passe à l'œuvre majeure de la Compagnie « le grand œuvre », l'enseignement, la formation chrétienne et solide de l'âme des enfants.

C'est ici que M<sup>e</sup> Goffinet prend place à la barre. Exorde melliflu : Où sont donc les adversaires des Jésuites? Jansénistes, pamphlétaires, Eugène Sue, détracteurs de « la morale relâchée », on ne les retrouve plus. » Il y a certainement encore de très braves gens qui s'imaginent être fort méchants en disant de quelqu'un : « C'est un jésuite », ou mieux encore « Ce n'est qu'un jésuite. » Menu fretin, que l'avocat a l'air de négliger. Il s'en prend gracieusement à ses clients pour leur dire que, s'ils sont contredits par quelques rétrogrades, c'est la faute à eux-mêmes qui se réclament de la Compagnie de « Celui dont il a été dit qu'il serait un signe de contradiction ».

Pour un peu, on le voit d'ici : les deux causes se confondent : s'opposer à eux, c'est se déclarer contre Lui! Ombre de Pascal, n'as-tu pas frémi? *Lettres provinciales*, dormez en paix au fond des bibliothèques, et, d'ailleurs, l'abbé Brémond n'a-t-il pas dit que Montalte les avait signées et non pas Pascal?

Le gros grief encore exploité, c'est l'esprit de domination, la puissance dans l'Eglise et dans l'Etat. M<sup>e</sup> Goffinet en convient : vous possédez la puissance. Il aurait mauvaise grâce à le contester. René Fulop-Miller intitule son livre : *Les Jésuites et le secret de leur puissance*. Mais elle ne s'exerce pas par des voies obliques, par les prétendus *Monita secreta* et le fonctionnement d'un gouvernement occulte. Même sous les ministères de leurs anciens élèves, les Crokaert, les Pierlot, les Charles, les du Bus de Warnaffe, la société civile n'a rien à craindre des robes noires d'Eugène Sue.

Leur puissance s'exerce par les voies légitimes, elle est mise au service des grandes causes, au service de Dieu, de la foi au Christ, de son Eglise, de la Patrie. En parlant d'eux on a beaucoup parlé de leur « emprise » sur les âmes. Et, sans doute, ils les pénètrent de leur influence, ils les imprègnent de leurs doctrines. Puis,

quand ils ont fait leur œuvre persévérante, continue, qui voit-on sortir de leurs mains? Des héros, des martyrs, des jeunes gens qui ont volé à la mort pour sauver leur pays. « Voilà, dit heureusement l'avocat, la caution de leur enseignement. »

Telle sera l'émotion produite par cette éloquente affirmation, que l'auditeur ne songera même pas aux autres, qui ne fournissent pas la caution, aux Voltaire du XVIII<sup>e</sup>, aux Maeterlinck, Verhaeren et autres barbistes qui tournèrent autrement.

Si, *donc*, il reste encore des préventions contre ces admirables éducateurs, c'est uniquement, pour la raison spirituellement présentée par de Maistre : « Ils ne peuvent être jugés que par ceux qui refusent de les connaître. » Mieux encore : « Les Jésuites ne sont bien connus que de ceux qui ne les connaissent pas. »

Si on les blâme, c'est qu'on les ignore, ou, si on les connaît, — il s'agit des incroyants — c'est qu'ils furent, depuis leur origine, les plus redoutables adversaires de l'incroyance, les premières victimes désignées à la haine des persécuteurs. Aussi sont-ils jaloux de cette préférence qui les auréole, ils en sont plus fiers que de toutes leurs supériorités dans les lettres et les sciences. Ils sont l'avant-garde de l'armée du Christ, le corps d'élite, le camp volant au service du Pape, la troupe toujours fraîche portant l'armure du dernier modèle, bondissant à l'assaut de toutes les erreurs, toujours prête à livrer combat.

Armure moderne, ai-je dit, ou plutôt armes anciennes, forgées au feu de toutes les controverses, mais toujours renouvelées, ajustées à toutes les exigences des batailles d'aujourd'hui. Entendez la profonde et opportune considération de l'orateur :

« Quand on vous chasse, quand on vous interdit d'enseigner, c'est parce qu'on sait bien que lorsque vous pouvez librement imprégner de votre esprit ne fût-ce qu'une partie de la jeunesse pendant quelques générations, cet esprit est destiné à triompher finalement dans un pays. Savez-vous pourquoi? Parce que vous êtes d'admirables éducateurs sans doute, mais surtout parce que vous dites toujours la même chose sur l'essentiel depuis quatre siècles, avec l'Eglise qui le dit depuis vingt siècles, et que les autres, il ne se passe pas cinquante ans qu'ils ne soient obligés de changer de doctrines. Où est le pur libéralisme de Frère-Orban? Où est le pur marxisme socialiste? Où le positivisme de Comte et de Taine? Où l'exégèse de Renan? Et le scientisme de Berthelot? Mais vous n'êtes puissants que pour maintenir au profit de tous, de vos adversaires comme des autres, les religieuses traditions d'un pays. Et, avant tout, bien entendu, la tradition catholique, car elle est, comme le montrait Godefroid Kurth, notre première et notre plus haute raison d'être nationale. C'est elle qui maintient, au bénéfice de tous, la santé morale de la nation. »

Je livre cette page d'un penseur, d'un esprit largement ouvert sur tous les domaines de l'intelligence, à tous les philonistes, à tous ceux qui célèbrent chaque jour le crépuscule des vieux, qui ont, hier matin, inventé la politique, l'économie, la famille, la cité, l'ordre, la justice et s'imaginent avoir illuminé le monde quand ils ont tiré une chandelle romaine. La force, c'est ce qui dure. Le dynamisme — qu'on lui oppose — c'est ce qui claque.

\* \* \*

Le second grief qu'on articule contre les Jésuites, leur avocat dit « le second défaut » qu'on balbutie : c'est leur indulgence. Vague allusion d'abord aux réquisitoires passionnés de Pascal et des jansénistes : « N'y a-t-il pas des siècles qu'on reproche aux Jésuites d'avoir la manche trop large? N'a-t-on pas dit que vous mettiez des coussins sous les coudes des pécheurs? »

Les gens avertis ont vu se redresser devant eux ces vieux fantômes : Morale relâchée, la Fin justifie les moyens, le Probabilisme « forme de l'hypocrisie ».

« Allez donc, je vous prie, voir ces bons Pères, fait dire Pascal à son janséniste. Vous y verrez les vertus chrétiennes si inconnues et si dépourvues de la charité qui en est l'âme et la vie; vous y verrez tant de crimes palliés et tant de désordres soufferts, que vous ne trouverez plus étrange qu'ils soutiennent que tous les hommes ont toujours assez de grâce pour vivre dans la piété de la manière qu'ils s'entendent. » (*Lettre provinciale V.*)

Réponse d'apparente candeur de Henri Goffinet : « Et quand vous l'auriez fait? (Mettre des coussins sous les coudes des pénitents.) Même adouci par tous les coussins du monde, le confessionnal ne m'a jamais paru un lieu de délices. » Devant ce laxisme, Pascal se serait voilé la face. Mais, il faut s'entendre : il ne s'agit pas pour le confesseur de transiger sur la valeur du repentir et du bon propos, mais, sans doute, de se montrer le plus doux, le plus compatissant qu'il est possible devant le pécheur et de pouvoir s'appliquer un jour cette parole du grand Manning mourant : « J'ai commis bien des fautes dans ma vie d'homme, mais ce qui me console, c'est de n'avoir jamais découragé une âme. »

Naturellement, Henri Goffinet n'a pas rencontré les injustes reproches que tant d'historiens ont adressés aux célèbres confesseurs de Louis XIV, le P. Annat, le P. Ferrier, qui se trouvaient toujours dans la pénible obligation de « donner la planche » à Louis XIV, et surtout au P. La Chaise, très doux, toujours souriant, qui abandonnait à Bourdaloue le rôle de censeur, et qui laissa s'user les passions du Roi-Soleil jusqu'à ce qu'il l'eût amené à Mme de Maintenon. Mais l'orateur a finement décoché ce trait : « Chose curieuse, ce sont ceux qui en usent le moins, ou qui n'en usent pas (de la confession), qui paraissent les plus scandalisés de la mansuétude des confesseurs. » Avec une réelle éloquence, il renvoie les détracteurs qui oseraient affronter le ridicule de brandir encore cette baudruche dégonflée de la « morale relâchée » des Jésuites à ces hommes taillés sur le patron des *Exercices*, qui embrassent avec le sourire les austérités et les labeurs épuisants de l'enseignement, des missions, et, pour toute vengeance, ils souhaiteraient voir leurs adversaires en supporter le quart.

Il est un domaine où s'exerce l'indulgence des Jésuites avec un incontestable succès : l'enseignement et l'éducation. J'avoue préférer à ce mot qui insinue quelque faiblesse celui de mesure, de discrétion. Dans la discipline, inflexible quant à la forme, quant à l'essentiel, condescendance sur le reste : en somme la main de fer gantée de velours dont parlait M. Crokaert. Mesure aussi dans l'enseignement : rigueur sur la qualité, sur un minimum d'assimilation, largeur sur la quantité des matières emmagasinées. Tête bien faite vaut mieux que tête pleine (Montaigne). Tenir l'élève au-dessus de son ouvrage (Etienne Pascal). « Cela veut dire qu'il ne faut tendre à l'extrême ni l'effort de compréhension de l'élève, ni surtout ses efforts de mémoire. »

Surélevant son sujet, l'orateur se déploie pour célébrer en terminant ce qu'il appelle la qualité foncière de la formation des Jésuites : le culte de l'idéal qui depuis un siècle n'a cessé de fleurir dans ce vieux collège.

« Il n'y a pas d'hommes qui ne rêvent d'un idéal. Mais tout idéal qui n'est pas sacré par la religion est mutilé, flottant, privé de sa transcendance, de sa raison première, de sa fin suprême, risque de s'hypertrophier. Exemples de cette hypertrophie : science, art, liberté, démocratie. Aujourd'hui : l'Etat, la Nation, la Race. Et nous entrevoyons déjà, non sans épouvante, les ravages que peut infliger aux peuples, à l'humanité, l'idolâtrie de ces idéaux magnifiques en soi, rien que parce qu'ils sont coupés de la racine sacrée qui les vivifie tout en les contenant dans leurs limites. »

Profonde pensée, illustrée par une comparaison saisissante : les cellules du corps humain, non contenues par un organisme sain, prolifèrent monstrueusement en tumeurs cancéreuses.

Nous sommes à un tournant périlleux. Des idéaux hantent les jeunes têtes et — je prends la parole, à mon compte — les font tourner : Rénovation, Révolution, Redressement. « *Le vénérable édifice de nos institutions* — je rends la parole — *est vermoulu dans son ensemble, gâté dans plusieurs de ses parties.* »

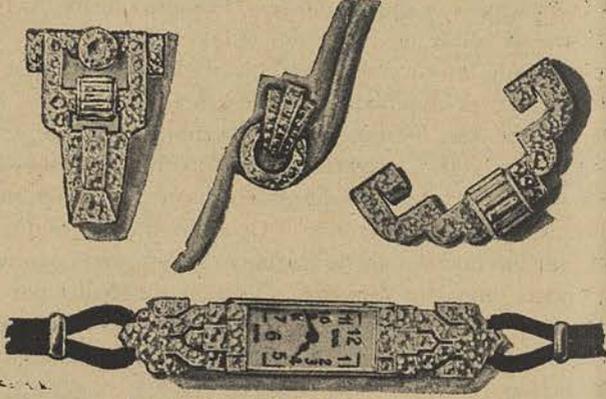
Je me permets de déclarer qu'il était tel dès l'origine, à ne considérer que les libertés modernes condamnées, en thèse, par les Papes. L'orateur répudie le conservatisme aveugle qui nous perdrait et fait confiance à l'avenir. Il lui paraît impossible qu'un pays où l'esprit public a été formé à la grande école de l'idéal chrétien par des éducateurs modèles se laisse jamais séduire — s'il garde son existence, son indépendance — ni par les divagations du néopaganisme, ni par l'esclavage de la dictature, ni par les excès de la démagogie communiste. On ne pouvait trouver plus belle fin à plus beau discours.

J. SCHYRGENS.

  
 Fournisseur de la Cour

**SIMONET-DEANSCUTTER**  
 EXPERT.  
 FABRICANT.

**JOAILLIER ET ORFÈVRE.**  
 72 rue Coudenberg  
 — BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

**Caisse Hypothécaire Anversoise**

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 415  
**CAPITAL : frs. 40.000.000**  
**RÉSERVES : frs. 67.729.992,79**  
**FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79**

**Siège Social : ANVERS** **Siège de Bruxelles**  
**35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir** **44, Boulevard du Rogent, 44**  
Tél. N° 302.30-302.31 Tél. Nos 11 44 27 - 12 24 64

**SUCORSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101**

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**  
 Obligations Foncières :

Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,60 % NETS  
 Agences dans les villes et les principales communes du Pays

**LOGATION DE COFFRES-FORTS**

67